VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 28 Décembre 1915 No 3

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la "WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

UN AVEU

Pour masquer leur tyrannie prussienne et boche, les persécuteurs de Toronto prétextent l'infériorité de l'enseignement dans les écoles bilingues d'Ontario. Parce que le docteur Merchant avait signalé quelques lacunes dans son fameux rapport, le Département d'Education d'Ontario a conclu, sous la poussée des loges orangistes, que rien ne vaut dans l'enseignement bilingue en Ontario. Au moins, il l'a déclaré. Il nous est permis de douter qu'il le croit. S'il en était réellement convaincu, ce serait le pire certificat d'imbécilité qu'il se pourrait décerner. Quand parut le rapport du docteur Merchant, l'Association d'Education d'Ottawa y répondit par un parallèle des résultats obtenus dans les écoles publiques et dans les écoles bilingues. Cette vigoureuse réponse est demeurée sans réplique. Tout au plus le **News** de Toronto se borna-t-il à prétendre que l'Association d'Education d'Ottawa calomniait les écoles publiques. Qui donc avait raison? L'Association d'Education d'Ottawa ou le **News** de Toronto, défenseur reconnu et attitré de la politique du Département d'Education d'Ontario? Il y a quelque dix jours, le **News** a voulu, bien involontairement nous apporter, sur ce point, un témoignage définitif et nullement suspect. Dans ses propres colonnes, sous le titre "Ignorance éhontée", nous lisions ce qui suit:

"Un de ces jours derniers, trois questions furent écrites sur le "tableau noir d'une des classes du MacDonald Institute, et les 21 "jeunes filles, qui formaient la classe, furent priées d'écrire leurs "réponses et de remettre leurs copies. La première question exigeait "les noms des 17 écrits ou poèmes célèbres, ainsi que le nom de leurs "auteurs. La deuxième demandait une courte description ainsi que "la location de Sudbury, Prince Rupert, Esquimalt, Louvain, Galli"poli et Lemberg. La troisième se lisait comme suit: "Noms des "premiers ministres de six des provinces canadiennes.

"La valeur moyenne des réponses à la première question fut de "30 pour cent, à la deuxième de 21 pour cent, et presque rien pour "la troisième. Personne dans la classe ne savait où se trouve Lou"vain ou Gallipoli. Une jeune fille répondit que Louvain était une "ville en France, où avait eu lieu récemment une grande bataille "Une autre plaça Gallipoli sur la côte d'Ecosse, où l'on avait décou"vert une base navale de sous-marins allemands. Quant aux pre"miers ministres, toutes les demoiselles étaient à peu près sur un "même pied. Une de ces demoiselles répondit candidement que sir "Sam Hughes était premier ministre des Etats-Unis.

"Les jeunes demoiselles de cette classe étaient toutes d'un âge "variant entre 18 et 35 ans. Quelques-unes avaient passé l'examen "de matriculation de première (junior matriculation.) Toutes "avaient passé l'examen d'entrée aux écoles supérieures (examina"tion for entrance to the high school.)"

Tout commentaire amoindrirait la valeur d'un pareil document.

COLONISONS

Nous sommes à l'heureux temps des fêtes, et la famille canadiene, fidèle à ses traditions, sauvegarde de la race, se réunit au foyer paternel, en coeurs et en esprits tout joyeux. Combien d'enfants et de petits-enfants vont couronner de leurs bons souhaits et de leurs meilleures caresses, le front glorieux de l'aïeul, du grand'père, ou père et de la mère que Dieu a bénis dans leur nombreuse famille. Quel échange sincère et émouvant de voeux affectueux pour le succès et le bonheur d'une année nouvelle; quelle douce explosion de fraternité canadienne-française dans la paroisse, dans toutes nos paroisses!

A cette époque, l'an dernier, je souhaitais dans la **Liberté**, et je demandais aux pères de famille et aux jeunes gens anxieux de se faire un avenir heureux, de formuler un souhait pratique: un **beau homestead,** qui réaliserait leurs meilleurs désirs!

Beaucoup se sont dit cette belle espérance et tous, je n'en doute pas, ont résolu d'accomplir ces voeux, si pleins de promesses.

En souhaitant un homestead à ses amis, à ses enfants, ce n'est plus une parole vide de sens et banale comme tant d'autres souhaits que l'on fait à tout le monde, quel que soit son âge, sa condition, etc; c'est un souhait sérieux, qui fait réfléchir, et dont la réalisation dépend de celui-là seul, qui a du coeur, de la bonne volonté et du courage pour se faire un **home** à jamais heureux.

Pourtant, de tous ceux qui, l'an dernier, ont rêvé sincèrement ce vivant avenir, si facile à réaliser, il n'y en a peut-être pas un sur dix aujourd'hui, qui ont pris ce beau homestead qu'ils n'avaient qu'à vouloir pour l'avoir. Les belles promesses, les bonnes résolutions de partir pour Camperville par exemple, se sont dissipées comme un mirage séduisant d'un jour sous le souffle d'objections futiles et d'empêchements imaginaires ou innocents. Est-il possible que si peu de nos jeunes gens du Manitoba ne puissent, sans grave inconvénient, prendre ces homesteads, quand il nous arrive chaque année des vieux pays, tant de gens moins fortunés, moins préparés à la culture de notre pays et qui choisissent nos meilleures terres pour s'enrichir en peu d'années.

Je viens de mentionner Camperville où il y aurait quelques centaines de homesteads à prendre et dont la plupart est de première qualité, et cependant il n'y a pas plus d'une centaine de Canadiens français qui s'y sont enrégistrés depuis un an, quand il y a place pour grouper 500 à 600 familles des nôtres, avec autant d'avantages, sinon plus que partout ailleurs. Il y a encore des homesteads à prendre à plusieurs autres endroits où nous pouvons augmenter le groupe de nos compatriotes déjà bien établis et organisés en nouvelles paroisses, qui sont avec la grâce de Dieu, l'accomplissement de notre mission religieuse et nationale.

Un journal anglais de Winnipeg annonçait la semaine dernière que **8,000** émigrants allemands et autrichiens des Etats-Unis, désireux de venir s'établir au Canada, comme ils l'ont fait en si grand nombre depuis quelques années, n'avaient pas osé cette année venir prendre nos terres, à cause des faux rapports que des intéressés leur avaient faits sur notre participation à la guerre. Cependant le rapport officiel dit qu'un grand nombre d'émigrants américains sont venus quand même et qu'après la guerre, il y aura une ruée incalculable des vieux pays et des Etats-Unis sur nos homesteads

Cet avertissement devrait nous faire songer qu'il n'y a pas de temps à perdre pour s'emparer de tous les meilleurs centres de colonisation. Sans doute, nous ne pouvons pas prendre tous les homesteads vacants, mais nous pouvons, avec un peu de zèle et de bonne volonté établir facilement des groupes assez importants pour que les étrangers ne soient pas tentés de venir se mêler aux nôtres et retarder notre développement national. Le temps de la guerre est excellent pour faire notr oeuvre de colonisation, oeuvre da paix et de progrès, qui aidera autant et **mieux** que l'oeuvre militaire, les nations amies; mieux dis-je, puisque cette oeuvre des colons nourrira nos soldats au front et nos alliés, en même temps qu'elle enrichira notre pays. Les 15,000 Canadiens français qui se sont enrôlés dans l'armée, font un beau geste, sans doute, mais 15,000 Canadiens français, sur des homesteads, feraient le plus admirable bien à notre cher Manitoba.

Colonisons! C'est un mot patriotique et religieux que nous devons avoir dans le sang, nous Canadiens français. Nous devons y penser et le répéter sans cesse. Il est notre merveilleux passé, il sera notre providentiel avenir.

A tous nos jeunes gens dont les bras musculeux ne sont pas nécessaires sur la terre paternelle, je souhaite en ce nouvel an, un bon homestead, qui ne leur demande qu'un travail aisé, un peu d'énergie pour leur donner toujours une vie heureuse et prospère.

O. CORBEIL, ptre.

Saint-Boniface, Man.

"HERR PROFESSOR" PETERSON

Les abonnés de la **Gazette** ont pu lire, hier matin, ce couplet du Dr Peterson, principal de l'Université McGill:

To the Editor of the Gazette:

Sir,—Replying on 25th July of the current year to a correspondent who asked for his opinion on the legality of certain public utterances, Sir J. Simon, the home secretary in Mr. Asquith's Cabinet, used the following words: 'A British citizen who, in time of war, so acts as to encourage dissension in his own country incurs a most grave responsibility, and if his action is such as is likely to lead to a breach of the peace, or to cause disaffection, or to prejudice recruiting, he undoubtedly renders himself liable to legal proceedings."

Would it not be well for some of Mr. Bourassa's friends to call his attention to the above? There was no breach of the peace at his meeting the other night. But there might have been, and it seems to me that he is guilty on the other two counts — causing disaffection and speaking in such a way as to prejudice recruiting.

W. Peterson.

McGill University, December 18.

Le suave docteur ès-je-ne-sais-quoi reprend en sourdine le leit-motiv des forcenés du **Mail-News**, de la **Patrie**, du **Standard** (de Kingston) et autres feuilles enrégimentées dans l'escouade jingo-impérialiste; il demande qu'on me bâillonne et qu'on me mette aux fers. Décidément, ces impérialistes manquent de tolérance. Voici tantôt vingt ans — je ne parle pas des gens de la **Patrie**, nationalistes enragés en 1899, et même en 1908, — qu'ils fomentent la révolution, qu'ils sapent les bases de la Constitution canadienne et s'acharnent à entraîner le pays dans une voie diamétralement opposée à toute la tradition nationale. Ils ont réussi au delà de leurs désirs. Ils ont aujourd'hui à leurs ordres les conservateurs, dont les chefs criaient jadis: **"Tant pis pour le lien britannique"**... s'il se rompt. Ils font faire leur besogne par les libéraux qui clamaient en 1896: **"Pourquoi se battre pour l'Angleterre?"** Ils ont comme sergents-recruteurs des ex-**patriotes** qui faisaient, il y a vingt-cinq ans, campagne pour l'indépendance du Canada, aux frais d'un syndicat américain. Ils ont même réussi à enrôler et galonner des ex-nationalistes qui écrivaient, il n'y a pas quinze mois, que les Anglais sont des c...chons. Cela ne leur suffit pas: il leur faut encore étouffer les très rares voix qui osent combattre le jingoïsme impérialisant au nom des principes les mieux établis de la constitution britannique et de la tradition canadienne.

Que les forcenés de la presse jingo se portent à ces excès de langage tout prussien, cela s'explique: les uns traduisent leur nature ultra-bochique, les autres gagnent leur argent. Mais que le docte **principal** de l'Université McGill hurle avec ces loups toujours gavés, jamais rassasiés, il y aurait lieu de s'étonner, si la preuve n'était faite depuis longtemps de l'intolérance instinctive des impérialistes anglo-saxons, russes ou allemands.

Voyez la différence, entre eux et nous. Le Dr Peterson fait, depuis des années, de l'impérialisme à jet continu. Du haut de son doctoral perchoir, il prêche **urbi et orbi** le pan-anglonisme. Chef d'une institution née, sous le nom d'Institution Royale, dans la haine de tout ce qui était français et catholique, alimentée longtemps des subsides volés aux Canadiens français par les gouverneurs et leur conseil de ronds-de-cuir anglais, puis enrichie des dotations de maints parvenus de la haute finance et de la haute politique, le Dr Peterson ne néglige aucun occasion de réclamer et de recevoir de la Législature de Québec l'équivalent des subsides accordés à nos institutions françaises. Fort de ses privilèges et de ses millions, il enseigne à la jeunesse à faire fi des leçons de tout un siècle d'histoire. Il prêche la guerre sainte pour la liberté, en Europe: mais il n'a jamais eu, que je sache, un mot de blâme et de réprobation pour le régime tyrannique imposé à deux cent cinquante mille Canadiens français dans la province la plus anglaise du Canada — régime condamné comme absurde, criminel et anti-national par les plus compétents de ses collaborateurs. Et cependant, jamais nous n'avons demandé que le Dr Peterson fût gêné dans son apostolat antinational et pro-jingoïste.

Nous continuerons de lui donner l'exemple du **fair-play** britannique.

Rendons justice au docteur. Son intolérance n'exclut pas certaines formes de politesse. Il suggère qu'on m'avertisse avant de me pendre. Je lui rends grâce et je prends son **warning** en bonne part. Mais, infiniment plus britannique que lui, je persiste à croire que j'ai le droit de dire tout ce que je dis, d'écrire tout ce que j'écris, tout comme lui de dire et d'écrire le contraire.

Ou alors, si l'on m'arrête et si la justice britannique est la même pour tout le monde, il faudra enfourner avec moi M. Hearst et tous les francophobes de l'Ontario, M. Ballantyne, sir Herbert Holt, sir Edward Carson, lord Northcliffe et toute son escouade de journalistes, sir John French et tous les officiers anglais qui ont conspiré avec Carson, enfin, mineurs gallois et trois cent mille mineurs gallois et troi scent mille ouvriers anglais. Je ne vois pas même comment Sa Majesté George V pourra échapper à la censure impérialiste.

Le Dr Peterson, après maints autres, m'accuse de semer la "désaffection" et de "nuire au recrutement".

Pour ce qui est de la "désaffection" le brave docteur n'a qu'à descendre de son observatoire météorologique et de sa chaire curule pour se convaincre que les lois scolaires de l'Ontario et la haine antifrançaise qui couve depuis Ottawa jusqu'à Edmonton ont jeté dans les coeurs canadiens-français une semence de "désaffection" infiniment plus abondante que tout ce que je peux dire et écrire.

Quant au recrutement, puisqu'on affirme partout que l'enrôlement est libre et volontaire, il devrait être aussi permis de s'y opposer que de l'accélérer. En fait, je n'ai pas écrit une seule ligne ni prononcé une seule parole contre l'enrôlement libre et volontaire. Je me suis borné à signaler l'inconséquence ou l'hypocrisie de ceux qui ont sans cesse à la bouche les mots de "liberté", de "démocratie", de "privilège du citoyen britannique", de protection des petites nationalités", et qui font tout pour transformer le Canada en un vaste camp armé, au service de l'impérialisme anglais, pour faire reconnaître aux Canadiens une "obligation" morale ou légale, démentie par la Constitution, l'histoire et les accords demi-séculaires conclus avec la métropole; et qui ne font rien pour protéger les minorités françaises du Canada contre la tyrannie sectaire des majorités anglaises.

Si le Dr Peterson en veut à tous ceux qui "entravent l'enrôlement" volontaire, qu'il s'adresse tout d'abord au sieur Ballantyne et autres instruments de la force brutale qui prêchent et pratiquent l'enrôlement forcé, par le chantage et l'intimidation.

Peut-être le cher docteur et ses acolytes me blâment-ils de parler avec trop de rudesse parfois du gouvernement et de la politique de l'Angleterre?

Qu'en ai-je dit qui approche des diatribes de sir Herbert Holt, chevalier du Roi, président de la Banque Royale, directeur du C. P. R., magnat de la grosse finance anglo-canadienne? Ai-je dit ou imprimé que **"la politique de la mère-patrie est absolument pourrie"**? que les hommes d'Etat impériaux **"ne songent qu'à la politique, aux places et aux votes"**? que lord Kitchener n'est **"qu'une lamentable faillite"**? que le War Office **"était et est encore pourri"**? que les soldats anglais périssent à cause de la **"pure imbécilité"** du gouvernement anglais qui ne les arme pas convenablement? que pas un homme public, en Angleterre, **"ne s'est élevé à la hauteur de la situation"**?

Voilà assurément qui n'est pas de nature à "stimuler" l'enrôlement. Grâce à "l'intolérable" situation d'infériorité que le Canada occupe dans l'Empire, les soldats canadiens, une fois enrôlés, échappent totalement à l'autorité du gouvernement canadien et deviennent la chose des autorités impériales. Le Dr Peterson croit-il que les déclarations de sir Herbert Holt ont poussé un grand nombre de Canadiens à aller se faire casser la tête pour le seul plaisir de faciliter la tâche de politiciens "imbéciles et corrompus", qui ne songent "qu'à la politique, aux places et aux votes"?

Notez bien, honnête docteur, que je ne prends pas à mon compte les formidables accusations de sir Herbert Holt. Mais si ce personnage, votre compatriote plus que le mien, n'a pas dit la vérité — ou s'il l'a dite — comment se fait-il que votre voix austère et patriotique ne s'est pas élevée contre lui et n'a pas demandé qu'on lui mette les poucettes et le bâillon? Pourquoi cette différence? Serait-ce que sir Herbert Holt est millionnaire et président de banque et moi simple honnête homme? que sir Herbert Holt est Anglais d'origine et moi de naissance française? que sir Herbert Holt s'est fait poser, de par l'autorité du Roi et la puissance de ses écus, une rallonge aristocratique à son nom, tandis que je reste le simple fils de mon père?

• • •

Traversons les mers, si vous voulez bien, et abordons aux rives de l'île impériale d'où vous vîntes jadis enseigner aux Canadiens le pur loyalisme et l'impérialisme intégral.

Si vous avez tant à coeur de faire appliquer les pénalités annoncées par sir John Simon pour le châtiment des mauvais sujets qui sèment la "désaffection" et "entravent l'enrôlement", que ne demandez-vous à vos compatriotes du Royaume-Uni de nous donner l'exemple de "l'affection" et du patriotisme agissant?

Croyez-vous que le spectacle de deux ou trois cent mille mineurs gallois, organisant la grève au moment le plus critique de la guerre, était de nature à stimuler "l'affection" des Canadiens et à les induire à aller se faire tuer pour défendre des gens qui spéculent à même le péril national? Et s'il est vrai, comme l'ont affirmé les chefs des insurgés, que les propriétaires de mines profitent de la guerre pour s'enrichir à millions aux dépens de leurs ouvriers et de la nation tout entière, ne pensez-vous pas, docteur, que le spectacle du gouvernement britannique, impuissant à réprimer la cupidité des uns et l'insubordination des autres, était infiniment plus propre à "entraver l'enrôlement" des Canadiens que toutes mes paroles "séditieuses"?

Et quand nous avons vu entrer dasn le gouvernement de Sa Majesté un conspirateur authentique sir Edward Carson; que nous avons vu confier la garde des lois du Royaume à un homme qui avait, des mois durant, fomenté la révolte, armé une bande de fanatiques contre l'autorité du Roi et du parlement, entretenu des relations louches avec l'Allemagne, d'où venaient les armes et les munitions des insurgés de l'Ulster; — pensez-vous, docteur, que nos notions sur le "loyalisme" anglais et le "déloyalisme" canadien n'ont pas été singulièrement brouillées?

Et quand la **Gazette** vous rappelle, pas plus tard que jeudi dernier, que, parmi les officiers qui s'étaient engagés, par **écrit**, à trahir le roi George V et le parlement britannique au bénéfice du **King** Carson et de ses insurgés, se trouvaient le **Field-Marshall** sir John French, aujourd'hui vicomte de par la grâce de Sa Majesté, nous contestez-vous le droit de penser qu'il nous est encore permis, à nous Canadiens, de nous défendre contre les entreprises antinationales que vous et vos confrères en impérialisme poursuivez depuis vingt ans?

Et quand nous lisons tous les jours que l'oracle de l'aristocratie tory d'Angleterre, le **Times**, l'antique **Thunderer**, et toute une bande de journaux anglais, aux mains d'un autre parvenu titré, tirent à boulets rouges sur le ministre de la Guerre, sur le ministre des Affaires étrangères, sur le gouvernement britannique tout entier, et alimentent copieusement la presse étrangère, alliée ou ennemie, de tout ce qui peut amoindrir le prestige de l'Angleterre; et que les écus de lord Northcliff lui assurent l'impunité la plus parfaite; ne comprenez-vous pas que notre "patriotisme impérial" se prend à douter de lui-même, et de vous, et de vos compères?

Allez, "herr professor", allez d'abord enseigner le loyalisme intégral à vos compatriotes d'outremer; allez prêcher le respect de la constitution et l'amour de la justice à vos compatriotes de l'Ontario; et s'il vous reste du pectus, revenez nous contester le droit d'user de nos libertés de sujets britanniques et de citoyens du Canada. Vous aurez alors quelque chance de passer pour un impérialiste sincère et même pour un homme sérieux.

Henri Bourassa.

P. S. — Cet article était écrit avant que les dépêches de ce matin nous apportent le résumé du discours de M. Lloyd George. Je constate que le gouvernement britannique aurait besoin de 80.000 ouvriers techniciens et de 200,000 non-techniciens pour la fabrication des munitions. Depuis six mois, il fait appel au patriotisme des ouvriers anglais. Jusqu'ici "cinq à six mille" techniciens ont répondu. Vous avez bien lu. "cinq ou six mille" pour faire l'ouvrage de trois cent mille. Et après quinze mois d'une guerre où la France, notre "alliée", et la Belgique, notre "protégée", épuisent leur substance, le gouvernement britannique en est encore à "supplier" les syndicats anglais de lui **permettre** d'enrôler les ouvriers dont il a absolument besoin pour mettre ses soldats et ceux des colonies en mesure de se défendre et de donner aux alliés une aide efficace.

Décidément, le docteur Peterson et tous les sergents-recruteurs du gouvernement canadien devraient partir sans délai pour Londres et prêcher le patriotisme aux Anglais avant d'entreprendre de faire pendre les Canadiens qui ne trouvent pas qu'ils ont absolument le devoir d'être plus dévoués au salut de l'Empire que les maîtres de l'Empire.

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANCAISE

L'Almanach de la Langue française vient de paraître sur 144 pages avec textes et illustrations.

Le texte comprend une série d'articles dont les titres et les signatures disent assez l'intérêt: Notre Almanach, Joseph Gauvreau; La Ligue des Droits du français, Pierre Homier; La langue et le droit naturel, Mgr L.-A Pâquet; La statistique canadienne-française, Georges Pelletier; Dormez les aïeules, Madeleine; Mgr Langevin, apôtre de la langue française, le R. P. Villeneuve, O.M.I.; Le Ruisseau, Adjutor Rivard; La langue et la foi, le R. P. Louis Lalande, S.J.; L'article 133 et l'enseignement du français, Henri Bourassa; L'Oeuvre du livre français, J.-B. Lagacé; La langue française et les écoles primaires, l'abbé J.-O. Maurice; Mgr Richard — ses trois grandes amours, l'abbé F. Bourgeois; Les avocats et le parler français, Antonio Perrault; L'Association canadienne-française d'Education de l'Ontario, Philippe Landry; Un soir d'été (conte du terroir), Père Ambroise; Les clochers canadiens, Albert Ferland; Le français dans le commerce, Léon Lorrain; Le français et l'affichage, l'abbé Etienne Blanchard; Vain Supplice, Albert Lozeau; La jeunesse et le français, Alfred Labelle; Nos héros, Omer Héroux; Des textes de loi, Anatole Vanier.

On y trouve, en outre, le texte et la traduction du fameux règlement XVII, l'allocution prononcée par Mgr Bruchési au Monument National, la fameuse lettre du Cardinal Bégin, celle de l'Université Laval, le discours de M. Gouin et la motion Bullock, tous documents relatifs à la question bilingue.

Comme illustrations, l'Almanach donne les portraits de Mgr Langevin et de Mgr Richard, d'Acadie, trois photographies relatives à l'incident Desloges d'Ottawa, la photographie, avec signatures autographiées de Pie X et de Benoît XV, de la prière des petits Ontariens.

L'Almanach de la langue française se vend 15 sous l'exemplaire chez les principaux libraires. On le trouvera au prix de $1.50 la douzaine, $10 le cent et $75 le mille (plus les frais d'expédition) au Secrétariat général de la Ligue des Droits du Français, Bureau A, Monument National, rue Saint-Laurent, Montréal.

"QUE DEVONS-NOUS A L'ANGLETERRE?"

Par Henri Bourassa, directeur du "Devoir" — 1 vol. in 8o de 420 pages, texte solide

L'objet de cet ouvrage est de déterminer la nature exacte des obligations militaires du Canada.

L'auteur nalyse les diverses étapes de l'histoire militaire du Canada depuis la Conquête anglaise jusqu'à la guerre actuelle. Il dégage ceux des principes de la constitution britannique et de la constitution canadienne qui s'appliquent aux questions de guerre et de défense. Il s'appuie sur l'autorité des hommes d'Etat anglais et canadiens pour conclure que le Canada, comme possession britannique, n'a d'autre obligation que celle de pourvoir à la défense de son territoire.

L'ouvrage est divisé en trois parties: — **"La défense nationale" "La Révolution impérialiste" — "Le tribut à l'Empire".** — Il est suivi de nombreuses **pièces justificatives**: textes des lois de la milice; extraits des débats parlementaires et des déclarations des principaux hommes d'Etat canadiens: Macdonald, Cartier, Campbell, Tupper, Dorion, Mackenzie, Laurier, Tarte, Borden, Doherty, etc., etc.; dépêches échangées entre les autorités impériales et canadiennes.

Cet ouvrage, unique dans son genre, sera d'un appoint précieux à tous ceux qui veulent connaître l'histoire, quelles que soient leurs opinions particulières.

Il se vend $1.00 l'exemplaire, plus 15 sous pour frais de poste et d'emballage. On peut l'acheter aux bureaux du **Devoir**, ou en écrivant a l'auteur. Prière de faire les remises postales par chèque ou mandat, **payable au pair à Montréal, et portant le timbre de guerre.** Si une remise est complétée par des timbres-poste, on est prié d'envoyer des timbres ordinaires et non des timbres de guerre.

On trouvera aussi le volume dans les principales librairies.

NOUVELLE REVUE

Montréal, 16. — On prête à M. Ernest Bilodeau, de la rédaction du "Devoir", dont le "Canadien Errant" vient d'atteindre sa cinquième édition, l'intention de publier prochainement une revue littéraire bi-mensuelle, dont le prix d'abonnement ne sera que soixante-quinze sous par année. La nouvelle publication paraîtra vers le 25 décembre courant, et sera adressée à toutes les personnes qui en auront fait la demande par écrit à "Revue", casier postal 234, Montréal.

LE COIN DES DAMES

Les collaboratrices du "Coin des Dames" viennent offrir à Sa Grandeur Monseigneur Béliveau leurs hommages les plus respectueux à l'occasion de son élévation au trône archiépiscopal de Saint-Boniface. Le vif et généreux intérêt que Sa Grandeur a toujours manifesté aux écrits du "Coin des Dames" nous est un gage assuré qu'Elle continuera à nous encourager dans notre oeuvre.

Nous avons tous besoin d'être soutenu et encouragé et nous sentons que plus la protection vient de haut plus le travail semble doux et facile. Aussi les collaboratrices unissent-elles leurs voix aux voeux qui s'élèvent, d'un bout à l'autre de l'archidiocèse de Saint-Boniface et d'ailleurs, pour exprimer à Sa Grandeur le respect que nous devons à sa personne, lui dire que nous sommes reconnaissantes de sa protection et lui demander de bénir nos faibles travaux.

GERTRUDE.

J'AI peu de temps à vous donner, mes chères amies; vous n'aurez donc cette fois comme chronique que le trop plein de mon cerveau en ébullition. Le grand événement — et avènement — qui couronne cette fin d'année est heureux; et vous vous réjouissez toutes du choix du Grand Chef. Dommage tout de même que ce ne soit pas l'affaire d'une pauvre chroniqueuse d'offrir des félicitations et de souhaiter la bienvenue à son nouveau Pasteur... Le coeur y est tout de même!...

Vous savez, chères amies, que les temps sont au recrutement. On voit partout de grandes affiches, dans toutes les rues, à presque bien ça n'est-ce pas? Et nos "élégants" défenseurs de l'Empire, toutes les portes, demandant toujours de la chair à canon. C'est dociles, paradent à toute heure du jour à la voix de l'autorité.

Or, moi aussi je veux m'en mêler, je veux faire des recrues... La guerre qui règne en Europe nous touche de près, c'est vrai; mais, ici, il s'en fait une autre, d'un autre genre qui ne nous tient pas moins au coeur. Je veux parler de celle qu'on fait à notre nationalité. Et voici où je veux en venir: Les Canadiens français en tant qu'hommes sont aptes à prendre une part active dans la lutte qui devient de plus en plus épineuse. Pourquoi les Canadiennes françaises ne leur aideraient-elles pas dans cette tâche noble entre toutes?

Vous allez dire: "Mais à quoi pense Jacqueline? Que pouvons-nous faire, nous pauvres femmes?" Permettez-moi de vous dire que vous pouvez faire beaucoup, au contraire, et notre champ d'actions est plus vaste qu'on ne le croit.

Par exemple, parler français partout et toujours. Ce n'est pas facile, n'est-il pas vrai, quand on magasine?... Eh oui, c'est facile... On nous suggérait justement la chose un jour dans une de nos réunions de jeunes filles... Essayez et vous verrez que si on ne vous comprend pas, on fera bien cinq étages pour vous amener un commis canadien. L'indépendance de ces gens-là fond vite devant votre bourse ouverte... sans compter que l'importance des employés de langue française se trouve haussée par le fait même.

C'est un exemple entre cent autres. Il suffit de vouloir, croyez-moi, et si tous, nous nous donnions la main pour agir de la même façon, ce serait gros de gagné.

Quand je vois nos familles canadiennes s'allier aux familles de langue anglaise... oh! ça me désole! car cela veut dire: une famille française en moins, et une famille anglaise en plus.

Et puis que dites-vous de ces enseignes anglaises suspendues à la porte d'un magasin dont le propriétaire est Canadien comme vous et moi? Pour ma part cela suffirait pour que je n'y mette jamais les pieds.

Soyons donc franchement ce que nous sommes et soyons fières de l'être! Armons-nous de courage; il s'agit d'un trésor à conserver. Sachons rester droits et fermes dans la tourmente qui menace de nous engloutir!...

JACQUELINE DES ERABLES.

21 décembre 1915.

QUESTIONS ENFANTINES

Avec cette maussade température humide pénétrante et froide, les enfants contractent facilement le rhume. Aussi il est plus facile de le prévenir que de le guérir. Les grandes personnes ne sont pas non plus exemptes de ces refroidissements causés par le changement de température qui donne le rhume mais elles possèdent des ressources que l'enfant n'a pas. Le développement complet du physique leur donne l'avantage de combattre plus facilement et de se débarrasser avec plus de rapidité d'un rhume; bien que souvent s'il est négligé, plus lente sera la guérison car alors les organes seront affaiblis par la maladie.

Souvent un rhume mal soigné chez l'enfant laissera des traces qui plus tard produiront des effets désastreux, pénibles et souvent fatals. Il est donc important de traiter le mal dès le début et de ne pas lui laisser prendre racine.

Pour empêcher l'enfant de prendre rhume on devrait ne pas le priver d'air frais, le laisser jouer en plein air et lui donner une nourriture un peu plus forte que pendant la saison d'été, sans cependant le suralimenter. Renfermer un enfant pendant les mois d'hiver, le tenant dans cet atmosphère comme une plante dans une serre, le surcharger d'habits, le coucher dans une chambre où la température est trop élevée, sont des moyens propres à semer, et au moindre refroidissement, à faire germer la maladie qui ne demande qu'à se développer. Ainsi on devrait ne pas priver un enfant de sortir ne fusse que pour quelques minutes chaque jour. Mais il ne faut pas lui permettre d'entrer se chauffer avec de la neige sur ses habits, car alors la neige fond et l'enfant en sortant avec cette humidité peut prendre un rhume facilement.

GERTRUDE.

DE LA MODE

A voir les modes de New-York, je crois que nous allons être affiligées de la crinoline. Elle commence à apparaître avec les robes du soir mais on la redoute un peu et avec raison.

* * *

Les modes de cet hiver ont un penchant pour l'économie. Ainsi la femme aux moyens limités peut copier sa soeur plus fortunée et être aussi élégante qu'elle.

Je remarquais dans une de nos grandes maisons un modèle de manteau très riche en fourrure, garni de putois (skunk) et à côté on avait copié ce modèle en drap de velours avec imitation de fourrure et ce dernier manteau avait son chic et était très attrayant.

* * *

Les petites collerettes sont beaucoup portées sur les costumes et sur les manteaux. On en met quelquefois deux ou même trois.

* * *

On remarque de très jolies robes dont la jupe par plis est en drap écossais; le corsage, en drap uni, est garni de petits biais du même drap que la jupe.

* * *

On porte très peu d'intérêt aux robes de maison, la femme étant si peu chez elle, de nos jours. Ainsi le tea-gown qui faisait rage il y a quelques années est maintenant relégué dans l'oubli. Tout de même, il revient un peu à la mode car j'en ai admiré un l'autre jour dans une vitrine et il était vraiment ravissant. En soie souple bleue avec jaquette de dentelle. Le petit corsage à taille empire avait des manches très longues. La jaquette de dentelle, à larges entournures, était très élégante. Le bas de la robe s'allongeait en une petite traîne.

CONSEILS UTILES

On peut rafraîchir le cuir en le polissant avec de l'huile de graine de lin.

* * *

Du sel jeté sur une tache fraîche d'encre sur un tapis la fera disparaître.

* * *

Pour raccommoder un manteau, un pantalon ou une robe de drap: Egalisez la partie déchirée et placez sur un petit morceau du tissu, humecté d'un peu de gomme, sous la partie trouée. Ensuite mettez un bon poids dessus et on ne s'apercevra presque pas du défaut.

RECETTES

Oie Rôtie

Ingrédients: 1 grosse oie; 3 tranches de lard salé gras; 1 tasse d'eau; sel et poivre; farce.

Préparation: Après avoir nettoyé l'oie, mettez la farce et cousez l'ouverture. Mettez-la bouillir pendant une demi-heure afin d'enlever un peu de la graisse. Egouttez-la, placez-la dans une lèchefrite et garnissez de tranches de lard salé. Faites cuire dans un fourneau très chaud durant deux heures et demie en l'arrosant toutes les dix minutes. Servez avec de la sauce aux pommes.

Farce aux patates pour l'oie

Ingrédients: 2 tasses de patates écrasées; 1 tasse de mie de pain; 1 oeuf; ¼ tasse de lard haché; 1 petit oignon; poivre, sel et sauge.

Préparation: Mettez dans les patates l'oeuf, la sauge, le sel, le poivre, l'oignon, la mie de pain et le lard salé. Mélangez le tout ensemble.

* * *

Bouillon

Ingrédients: 3 livres de boeuf maigre; 2 livres de veau maigre; 1 livre de moelle; 6 tasses d'eau froide; un peu de poivre et de sel; 1-3 tasse de patates; 1-3 tasse de céleri; 1-3 tasse d'oignons; 1-3 tasse de navet.

Préparation: Hachez tous les légumes très fin. Mettez la viande, la moelle et l'eau ensemble dans un vaisseau à soupe et laissez reposer pendant une heure. Chauffez jusqu'à ce que cela bout. Enlevez l'écume et faites cuire pendant quatre heures. Ajoutez les légumes, assaisonnezles et faites cuire deux heures. Coulez-le et laissez-le devenir froid puis enlevez le gras.

* * *

Gâteau des Anges

Ingrédients: 1 tasse de blancs d'oeufs pas battus; 1¼ tasse de sucre; une pincée de sel; tasse de farine; 1 cuillerée à thé de crème de tartre; 1 cuillerée à thé d'essence.

Préparation: Mettez le sel dans les blancs d'oeufs et battez-les en neige; ajoutez le sucre et la crème de tartre et battez encore. Ajoutez l'essence et la farine bien lentement. Faites cuire dans un moule pas beurré et dans un fourneau modérément chaud pendant vingt-cinq minutes.

R. O.

LA GRANDE IDEE DE DEUX TOUT PETITS

I

—Dors-tu, Colin?

—Dors-tu, Colette?

—Non, frérot; je pense au petit Noël!

—Moi, j'y pense aussi; c'est ce soir sa fête, et toute la nuit!

—Dis, que voudrais-tu que Noël t'apporte?

—Un beau cheval avec une crinière grande grande!... Tu sais? un cheval pareil à celui de monsieur le maire!... Et toi, soeurette?

—Moi, j'ai rêvé d'une poupée bleue que je bercerais, comme j'ai vu maman te bercer, Colin!

Et les deux tout petits, roses et bouclés, dressent leur mignonne tête au-dessus du lit.

Le père et la mère sont partis, malgré le grand froid qu'il fait et malgré la neige, là-bas, à la vieille église du village, où les cloches sonnent minuit; ils ont fait en leur pauvre logis une grande flambée de bois mort, afin de réchauffer les deux chérubins qu'ils ont laissés endormis.

Colin a six ans, Colette en a huit.

Ils sont encore trop petits pour pouvoir être emmenés et on leur a dit de rester bien sages à dormir, sans oublier pourtant de mettre leurs souliers dans la cheminée.

Ah! ces souliers! avec quelle joie ils en ont aligné devant les chenets les deux paires minuscules; deux paires qui tiendraient dans le creux d'une main.

Les parents sont de braves gens, actifs à leur besogne mais les temps sont durs, ce qui fait qu'ils ne peuvent guère donner de beaux joujoux à leurs chers petits.

Pourtant, ce jour-là, Colin et Colette sont en grand émoi, car chaque année, à Noël, ils ont des cadeaux dans leurs souliers, et tout justement ceux qu'ils souhaitent.

Mais ce sont les seuls jouets qu'ils reçoivent; aussi, à cette pensée, tous les deux, dans leur petit lit, battent-ils des mains joyeusement.

—Sais-tu, Colin, à quelle heure va venir Noël?

—Non, Colette; et toi, le sais-tu?

—Moi, non plus. Maman nous a dit de bien dormir. Il faudra faire semblant, quand ils rentreront, sans quoi nous pourrions ne rien trouver dans nos souliers. Grand'mère nous a recommandé d'être très obéissants et très sages, si nous voulons que Noël ne nous oublie pas...

—Colette?

—Colin?

—Pourquoi papa et maman, et grand-père et grand'mère aussi ne mettent-ils pas leurs souliers dans la cheminée?

—Tiens! c'est vrai, pourquoi donc?

Et longtemps, longtemps, dans leur lit blanc, les tout petits bavardent, intrigués.

Ils n'ont pas sommeil vraiment, tant ils voudraient savoir quels joujoux ils trouveront demain.

Tout à coup, Colin se lève, debout, en sa longue chemisette blanche, agitant ses deux bras potelés.

—Sais-tu, Colette?

—Quoi donc, Colin?

—J'ai une idée! Si l'on ne dormait pas de toute la nuit? Nous verrions Noël apporter les jolis joujoux! On lui dirait: "Bonjour, monsieur; vous êtes gentil, gentil tout plein!" Et on l'embrasserait pour qu'il soit content, et on lui demanderait d'aller voir la petite Christine qui, elle, n'a jamais rien reçu!

—Oui, mon Colin, tu as raison! Moi aussi, je voudrais le voir! Il doit être beau, tu sais!

—Restons sans dormir. Quand maman rentrera avec papa, nous fermerons les yeux. Puis, quand ils seront couchés, nous regarderons tout le temps du côté de la cheminée.

—Mais si, par hasard, il allait ne pas venir, monsieur Noël?...

—Il viendra, soeurette, bien sûr, il viendra!

Et tandis que rentrent les parents tout blanchis de la neige qui tombe, les deux petits se cachent sous la couverture, comme s'ils sommeillaient.

Mais Colette tient la main de Colin pour l'empêcher de s'endormir.

C'est qu'il va falloir faire attention!

—Tiens! papa et maman ne sont pas seuls!... Comment cela? Quel est cet homme enveloppé dans un manteau gris, quelle est cette dame en capeline? C'est peut-être bien monsieur Noël et sa femme!... Mais non! c'est grand-père et grand'mère!...

Oh! les bons vieux! comme ils sont couverts de neige, eux aussi! Ils arrivent du village où ils ont leur maison, là-bas. Ils ont l'air fatigués tous les deux. Et pourtant, ils marchent doucement sur la pointe du pied, pour ne pas réveiller les petits...

D'un panier qu'elle a sous le bras, grand'mère sort un paquet ficelé dans un beau papier.

Qu'est-ce donc?

Malgré lui, Colin dresse au bord du lit un bout de nez rose.

—Oh! ma Colette, c'est un cheval blanc avec une grande crinière comme celui de monsieur le maire!

—Oh! mon Colin, c'est la poupée bleue que j'avais rêvée!

Les grands-parents vont à la cheminée et, sur les petits souliers, déposent les jolis joujoux.

Puis, silencieusement, enveloppés dans leurs manteaux pour braver le froid, ils repartent sous la rafale de neige, tandis qu'étonnés et ravis tout ensemble, Colin et Colette se blottissent bien serrés l'un contre l'autre, dans leur lit très blanc, s'endormant, peu à peu, en rêvant à monsieur Noël.

Quand, le lendemain, au petit jour, ils courent, aussitôt leur réveil, regarder de près les joujoux ils ont envie de raconter ce qu'ils ont vu pendant la nuit.

Mais, embrassant Colin, Colette lui dit tout bas:

—Ecoute, frérot, j'ai une idée, une grande idée!...

Et tous deux sur leur jolie petit bouche, mettent leurs doigts, en signe de silence, résolus à cacher à la terre entière leur mystérieux projet.

II

L'année suivante, à pareille époque, pendant la nuit de Noël, tandis que le père et la mère sont là-bas à l'église où les cloches tintent de nouveau leur chanson de fête, les deux tout petits ne sont plus dans le lit blanc d'où l'on voit si bien briller les belles flammes de la cheminée.

Aussitôt leurs parents partis, ils se sont levés doucement. Colette a mis le grand manteau qu'elle met pour aller à l'école, et ils s'y blottissent tous les deux. Puis, ouvrant la porte, ils s'y risquent au dehors, chaussés de leurs sabots.

Il fait bien froid et la lune éclaire les champs couverts de neige.

Colin et Colette vont pouvoir mettre enfin leur grande idée à exécution.

Ils marchent dans la nuit, ils marchent très vite pour se réchauffer, et aussi pour avoir le temps de revenir avant le retour des parents; ils vont vers le village, mais par le chemin de traverse, un chemin détourné où ne passe personne.

Ils se tiennent par le bras, un peu effrayés, quand ils passent le long des vieux peupliers qui ont des formes fantastiques et ils serrent contre eux bien fort deux petits paquets.

Ils arrivent à la maison de grand'mère, qui est la première maison sur la droite. Ils poussent la porte, qui n'a pas de verrou. Dans l'âtre brûle une grosse bûche noire qui fait de jolies flammes rouges.

Colin et Colette, contents d'être arrivés sans encombre, réchauffent d'abord leurs doigts transis.

—Ils n'ont pas mis leurs souliers dans la cheminée! remarque Colette.

—Voilà les sabots dans ce coin! s'écria Colin, qui cherchait; nous les placerons près des chenets.

—Dis donc, Colin?

—Quoi donc, Colette?

—C'est nous cette fois, qui sommes monsieur Noël et sa femme!

—C'est vrai!... c'est nous!

Et les deux tout petits de rire, de rire!...

Dans un sbot de hêtre, ils déposent alors une belle pipe neuve que Colette a achetée avec les sous donnés par monsieur le maire, à la fête du village.

La pipe de grand-père est si laide, si abîmée, et il en désire tant une autre!

Dans le second sabot, Colin met quatre belles aiguilles à tricoter, car grand'mère a cassé les siennes.

Pour les avoir, Colin a dépensé la belle pièce blanche toute neuve que l'instituteur lui a donnée le jour des prix.

Et maintenant que la chose est faite, Colin et Colette repartent en refermant soigneusement la porte.

Vite, vite ils marchent en se tenant la main, à travers la campagne blanche; ils ont le temps de revenir pour se recoucher avant le retour des parents.

—Dis, Colin!... c'est grand'mère qui sera surprise!

—Dis, Colette! c'est grand-père qui sera content!

III

Et quand les pauvres vieux rentrèrent, ce soir-là, ils virent dans la cheminée leurs sabots de bois où un mystérieux Noël avait mis des cadeaux aussi.

Très étonnés, ils se demandaient qui avait pu venir ainsi, lorsque, sur les dalles rouges, ils remarquèrent l'empreinte encore humide de quatre petits pieds d'enfants.

Ils comprirent alors et, au coin du feu qui se mourait, longtemps ils pleurèrent...

Henry de Forge.

ADIEUX DU GENERAL FRENCH A SES TROUPES

Londres, 21. — Au moment de quitter le commandement des armées anglaises en France le feld-maréchal French a adressé à ses troupes l'ordre du jour suivant:

"En quittant le commandement des armées britanniques en France, je veux exprimer aux officiers, sous-officiers et soldats, avec lesquels j'ai eu des relations si étroites depuis 16 mois, tout le chagrin que j'éprouve de me séparer d'eux avant que cette campagne ait été couronnée par la victoire finale.

"J'ai cependant la ferme conviction que cette victoire n'est pas éloignée et c'est avec le plus grand intérêt que je suivrai vos efforts. Les succès que nous avons obtenus jusqu'ici ont été dus à votre courage indomptable et à votre ténacité héroïque, qui ne connaissent pas la défaite. Ce sera toujours la plus grande gloire de ma vie que d'avoir commandé à de tels officiers et à de tels soldats.

"Tous, ceux de l'armée régulière comme ceux de la territoriale et ceux de la nouvelle armée, ont également fait preuve de ces magnifiqus qualités militaires. Je les enremercie du fond du coeur.

"Au moment de partir, ma pensée va vers ceux qui sont estropiés à vie et vers mes glorieux camarades qui ont fait le sacrifice de leur vie pour l'amour de leur pays.

"En vous disant adieu, je vous demande une dernière fois d'accepter l'expression de ma profonde reconnaissance et de croire aux voeux que je fais pour un avenir glorieux, que je considère comme certain.

"Feld-maréchal French."

"L'ALARME"

La grande société de tempérance française vient d'être complètement réorganisée

Paris, 22. — La grande société de tempérance française "l'Alarme" vient d'être réorganisée sur une base plus étendue, avec M. Poincaré, président de la République, comme président d'honneur et avec un comité de patronage comprenant M. Ribot, ministre des finances; M. Thomas, sous-secrétaire d'Etat pour l'artillerie et les munitions, M. Bourgeois, ministre d'Etat, le général Niox, gouverneur des Invalides, M. Paul Doumer, ancien président de la Chambre des députés, et M. Paul Delombre.

M. Finot est président de "l'Alarme" et MM. Buisson, président de la "Ligue des droits de l'Homme", Henry Coulon et Pierre Boullet sont vice-présidents.

Le comité exécutif contient les noms de tous les Français éminents en science, en littérature, dans le commerce et dans l'industrie.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



ET PUIS TOUTES LES RELIGIONS SONT BONNES, N'EST-CE PAS?

Et dire que c'est au coin de la rue qu'on me la posait cette sotte question, et par une pluie battante encore... pendant que j'attendais le tramway!

Un bon moment vraiment pour discuter, alors qu'il vous tombe des clous sur la tête et que vous ragez contre ces lambins de tramways qui mettent un malin plaisir à ne pas venir quand vous voulez les prendre.

Ah! il faut vous dire que j'avais fait la rencontre d'un bon Canadien, gros commerçant, mais plus fort sur le prix des patates et du fromage que sur les questions religieuses. Il était un peu excusable après tout, ayant vécu, depuis de longues années, parmi les protestants d'Ontario et des Etats. Et c'est avec une conviction sereine qu'il venait de me lancer cette bourde: toutes les religions sont bonnes, n'est-ce pas?

—Nous verrons ça tout à l'heure, lui dis-je. Voici enfin notre tramway! Montons, s'il y a de la place!

Nous escaladons le marchepied. L'intérieur était bondé; mais comme dirait un actionnaire de la Compagnie, quand il y a de la place pour cinquante il y en a bien pour cent. A force d'user des coudes, nous finissons par nous faire une trouée jusqu'à l'intérieur.

Répondre à mon compagnon, je ne pouvais pas y songer pour le moment, menacé que j'étais par deux formidables épingles à chapeau toujours en mouvement pour me crever les yeux, et agacé par une plume d'autruche qui me caressait le nez. Je pestais donc contre les chapeaux et celles qui les portent, quand le conducteur cria: Saint-Laurent!

Je profite du remous qui se fait pour guetter un siège, je me glisse... et me voilà enfin assis à côté de mon ami.

—Comme ça, vous croyez que toutes les religions sont bonnes? Qui vous a dit ça? Ce n'est pas votre vieux curé, je suppose?

—Ah! mon curé et ses catéchismes, il y a belle lurette que je les ai perdus de vue. Que voulez-vous, je portais encore les culottes courtes quand je quittai Québec pour commencer mon tour d'Amérique. En voyageant on en entend de toutes sortes.

—Oui, et surtout pas mal de faussetés.

—Comment? mais alors ce ne serait pas vrai que totues les religions sont bonnes?

—Non, c'est une erreur qui court le monde, et personne ne la colporte avec autant de zèle que ceux qui ne pratiquent pas. D'ailleurs je vais vous le prouver.

Tenez, supposons que votre femme aille s'acheter une robe...

—Vraiment on dirait que vous la connaissez aussi ma femme... les robes, les robes, c'est son fort.

—Elle est comme les autres femmes, voilà tout, continuons. Le marchand présente à votre femme différentes étoffes de soie, de laine, de coton; les unes sont finement travaillées, les autres sont bonnes tout au plus à confectionner des torchons. "Bah! dit votre femme, donnez-moi n'importe laquelle, elles sont aussi bonnes les unes que les autres." Que penserait le marchand, que penseriez-vous vous-même?

—Ah, pas de danger qu'elle parle ainsi, pour des robes elle est bien que trop regardante.

—Mais enfin, si elle le faisait?

—Pour le coup, elle aurait achevé de perdre la tête.

—Eh bien, en disant que toutes les religions sont bonnes, vous tenez un langage qui n'est pas plus sensé. Lisez-vous les journaux?

—Oui, tous les jours, pour me tenir au courant des affaires.

—Alors vous avez appris qu'il circule actuellement de faux billets de cinq piastres?

—Oui, j'en ai lu la description, et même j'ai eu peur un instant de m'être fait rouler.

—Comment, vous ne vouliez donc pas les accepter?

—Quoi! accepter des billets qui sont faux! Pour qui me prenez-vous? Je ne suis pas si bête!

—Ainsi vous les refusez? Pourquoi?

—Pourquoi? Mais ça saute aux yeux: les banques ne les acceptent pas: ce ne sont pas elles qui les ont émis.

—Vous parlez d'or, mon ami. Eh bien, il n'y a aussi de vraie religion que celle qui est mise en circulation par le grand banquier, qui est Dieu. Toutes les autres sont fausses.

—Vraiment?

—Comme je vous le dis. Mais savez-vous bien ce que c'est que la religion?

—Oh! c'est comme qui dirait la manière de servir Dieu.

—Pas mal. Or il n'y a pas cinquante-six manières de servir Dieu; il n'y en a qu'une.

Vous avez, je suppose, un domestique, vous l'avez engagé pour planter et cultiver des rosiers dans votre jardin. Cet imbécile au lieu de rosiers, couvre votre parterre de pissenlits ou de patates. Quand vous vous en apercevez, vous lui en faites la remarque. "Monsieur, vous répond-il, des pissenlits ou des roses, qu'est-ce que ça peut bien faire? — Ce que ça peut bien faire, malotru? cela fait que je veux être servi comme je l'entends; va prendre tes claques et décampe. Des pissenlits ou des roses, qu'est-ce que ça peut bien me faire? Ce sont des roses que je veux et non des fleurs de pissenlits ou de patates!

Or Dieu aussi nous a dit comment il voulait être servi.

—Oh alors ça change les affaires.

—Dieu a parlé, il a envoyé son Fils, et Notre-Seigneur a établi une Eglise, une **seule**. Ouvre bien tes deux oreilles.

Il a dit à Pierre: "Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai **mon Eglise**,.... Allez, enseignez toutes les nations. Celui qui vous écoute, m'écoute, celui qui vous méprise, me méprise".

Donc, Jésus-Christ a établi une Eglise, **une seule**, car il n'a pas dit: je bâtirai mes églises, mais **mon** Eglise. Cette Eglise est gouvernée par Pierre et ses successeurs; celui qui n'écoute pas Pierre n'obéit pas Dieu; celui qui ne sert pas le bon Dieu comme Pierre enseigne de le servir, celui-là ne sert pas Dieu comme il veut être servi. Celui-là plante des pissenlits au lieu de cultiver les roses. Comprends-tu?

—Parfaitement.

—Et maintenant pour te convaincre que la religion catholique, romaine, est bien la vraie, ouvre les yeux. Car Dieu, pour déjouer tous les faussaires et ne pas nous laisser tromper, a mis sa marque de fabrique, son sceau sur sa religion; de sorte que toute contrefaçon est impossible. C'est l'unité dans la doctrine, c'est la sainteté.

Voilà trois cents ans et plus que la religion protestante existe. Où sont ses saints? où sont les miracles opérés par des protestants? Où sont même les sanctuaires protestants où des miracles éclosent comme à Sainte-Anne de Beaupré, à Londres?

—Mais alors les pauvres protestants s'en iront tous chez le diable?

—Pardon, je ne dis pas cela. Il est vrai que tes billets de banque, s'ils sont faux, ne seront jamais payés; mais Dieu est moins dur. Quand quelqu'un vit honnêtement dans une religion fausse, et qu'il est **de bonne foi**, le bon Dieu aura pitié de lui. Car le bon Dieu ne demande pas l'impossible.

Ainsi, mon ami, comme il y a de faux billets de banque, il y a de fausses religions, mais faux billets et fausses religions ne valent rien. Donc toutes les religions ne sont pas bonnes.

—"Rue Guy; changez de char" crie le conducteur.

Je salue cet ami de rencontre qui me répond par une vigoureuse poignée de main. — Merci, M. le curé, j'irai vous voir bientôt pour m'instruire encore... et me confesser... car entre nous voilà longtemps que je ne plante pas même des pissenlits dans le jardin du bon Dieu.

—Au revoir.

AUX PETITS GARS DE L'ECOLE

Comment s'y prendre pour voir plus loin que le bout de son nez

—En voilà une recette! Comme si nous ne voyions pas tous pas mal plus loin que le bout de notre nez! Ça serait bon pour pépère, qui même avec ses lunettes a de la peine à se rendre tout seul à l'église. Il est toujours prêt à se frapper sur les passants, ou bien à saluer les poteaux de télégraphe. Mais moi, j'en ai des yeux.

—Oui, monsieur Paul, des petits yeux bien clairs, et qui en font des voyages... pas toujours à l'église, des petits yeux moqueurs qui rient de tout, des petits yeux méchants qui voient surtout les défauts. Allez, je les connais vos yeux. Mais je crois que souvent ils ne voient pas beaucoup plus loin que le bout de votre nez. S'ils voient tant de choses, c'est sans doute que vous avez, comme on dit, **le nez fourré partout**.

—Mais qu'est-ce que c'est que voir plus loin que...

—le bout du nez? C'est bien simple. Voir plus loin que le bout de son nez, c'est savoir prévoir, réfléchir, penser à ce qui arrivera plus tard si aujourd'hui je fais telle ou telle chose.

—Par exemple?

—Par exemple je prends les **caisses scolaires**. Un petit gars qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez se dit: "Bon! j'ai cinq sous. Je vais m'acheter de la **gomme**; ou bien du chocolat; je vais tâcher d'aller au scope", etc., etc.

Un petit gars qui voit plus loin que le bout de son nez, se dit: "J'ai cinq sous, je vais déposer cela à la caisse scolaire. Petit à petit, j'arriverai à me faire une petite somme respectable. Plus tard, ça pourra me servir pour bien des choses, pour faire la charité, pour acheter un habit, un livre, pour faire un voyage, pour aider à maman, quand elle en **arrachera** trop.", etc., etc.

Ou bien encore, quand on voit plus loin que le bout de son nez, on se dit: "Bon! si je m'achetais du chocolat, je le mangerais et puis après? C'est que ça ne dure pas longtemps une petite tablette de chocolat. Et pour le plaisir que ça donne! or, je garde mes cinq sous, je les dépose à la caisse scolaire pour ne pas avoir la tentation de les dépenser. Plus tard je serai bien content de les avoir."

Y en a-t-il beaucoup, monsieur Paul, des petits gars qui voient plus loin que le bout de leur petit nez rose?

—C'est toujours pas moi.

—Voilà au moins qui est franc! Voir plus loin que... c'est encore se dire: "Bon, si je m'accoutume à dépenser tout ce que j'ai à mesure que je l'ai, plus tard je n'aurai jamais rien et je tirerai le diable par la queue, comme M. Chose, ou bien comme Monsieur Un Tel... Si je dépense tout à mesure je deviendrai comme l'enfant prodigue qui était obligé de garder les pourceaux, ou bien comme les **vierges folles** qui n'avaient pas eu la précaution de mettre de l'huile dans leurs lampes et qui n'allaient pas aux noces..."

Voilà tout ce qu'on peut se dire quand on voit plus loin que le bout rose de son petit nez. Je crois qu'il n'y en a pas beaucoup à l'école qui voient aussi loin que cela et que pépère a encore meilleure vue que monsieur Paul.

—Oui, mais ça n'a pas l'air difficile.

—Essayez! Il n'y a rien comme d'essayer.

C'EST IMPOSSIBLE

Une charrette s'embourba, un jour d'hiver, sous mes yeux, dans une ornière profonde. Le conducteur, après avoir fait des efforts prodigieux pour dégager son véhicule, y renonça, en disant: C'est impossible.

Survint un passant qui dit:

—De la façon dont vous vous y prenez, en effet, c'est impossible.

Il alla chercher un levier, le plaça sous une des roues, le fit jouer et dégagea charrette et chevaux.

Cette petite anecdote me revient en mémoire toutes les fois que je songe à la conduite de certains chrétiens.

Ils essayent d'éviter les sept péchés capitaux, de pratiquer le **Décalogue**, n'y réussissent pas, et y renoncent à tout jamais sous prétexte que c'est impossible.

C'est impossible sans levier, oui; avec un levier, c'est parfaitement possible.

Quel est donc le levier nécessaire pour soulever le fardeau de la loi divine? C'est la prière, ce sont les sacrements.

Il y a des chrétiens vraiment curieux — qu'on me passe cette expression très familière; — au lieu de prendre la religion dans son entier, ils n'en prennent que la moitié; et précisément la moitié la plus épineuse, la plus rude: la morale, ah! par exemple, ils ne la prennent pas pour longtemps, et ils ont bientôt rejeté de leurs épaules le joug du **Décalogue**. Ce joug, on ne saurait le porter loin sans une force surnaturelle, sans un secours venant de Jésus-Christ et ayant sa source dans ses mérites. Cette force, ce secours se nomment, je le répète, la prière et les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Il faut pour être chaste, juste, doux, charitable, prier, se confesser, communier. Sans ce levier, la charrette reste embourbée dans l'ornière.

Non! non! la morale évangélique n'est pas possible, et la preuve, c'est que depuis l'origine du christianisme des millions d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, de riches, de pauvres, de savants, d'ignorants l'ont pratiquée, et beaucoup jusqu'à la sainteté et jusqu'à l'héroïsme. Seulement, ils employaient le levier. Jamais il n'est venu à l'esprit d'aucun saint de séparer le **Décalogue** des sacrements. Cette idée baroque est, comme la plupart des insanités, une idée moderne germée et poussée sur le fumier de la libre-pensée où les sables arides de la philosophie libérale.

Nous pouvons ce que les saints ont pu, à la condition de prendre les moyens dont ils se sont servi: la prière et les sacrements. Avec ces moyens, non seulement la loi divine ne nous sera pas impossible, mais elle sera facile, douce, agréable. Je ne dis rien de trop. Interrogez ceux qui servent le bon Dieu avec fidélité; ou plutôt, interrogez-vous vous-mêmes.

"VOUS ETES MEILLEURS"

Un poilu ramenait récemment à l'arrière une compagnie de "Boches" faite prisonnière avec un lieutenant. Au moment de partir, un officier français dit:

—Que les blessés sortent des rangs pour être transportés et soignés de suite.

Le lieutenant allemand interroge alors quelques-uns de ses hommes et les désigne comme blessés.

On se met en marche. Au moment d'arriver à l'étape, après une marche de 30 kilomètres, notre poilu voit un prisonnier qui chancèle. Il est pâle, défait, sur le point de s'évanouir.

—Qu'avez-vous?

—J'ai une balle dans la poitrine.

—Vous plaisantez. Vous n'auriez pas fait cete marche!

—Voyez, si vous voulez.

C'était vrai.

—Mais c'est fou! Pourquoi ne l'avez-vous pas dit?

—Mon officier ne m'a pas interrogé.

—Mais il fallait le lui dire.

—Il nous est défendu de parler à un officier quand il ne nous interroge pas.

Le poilu ne put s'empêcher de dire, tout en soutenant cet homme:

—Sale pays de sauvages! Ce n'est pas comme ça chez nous!

Et le prisonnier murmura:

—Je le sais bien. Vous êtes meilleurs.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

L'INFLUENCE CATHOLIQUE FRANCAISE

La France donne son or à l'oeuvre de propagation de l'Evangile dans le monde; elle donne le sang de ses enfants pour témoigner chez les peuples payens de la vérité de la religion du Christ. Par ses sacrifices en or et en sang, la France est toujours digne d'être la fille aînée de l'Eglise. Nulle nation, encore moins la nation allemande, n'a le droit de lancer la pierre à la nation française et de se scandaliser de ses tares. Combien de peuples, de pays, ne connaitraient point la vérité catholique, si ce n'était que les missionnaires français la leur apportent? Qu'un voyageur parcoure le globe; partout il trouvera la France représentée par ses missionnaires.

"C'est d'abord le Levant, nous apprend "La Guerre Allemande et le Catholicisme", Constantinople par exemple, où, depuis que l'Islam a impesé à l'Europe l'ignominie de sa présence, la Foi catholique s'est maintenue quand même, grâce à la protection séculaire de la France et au contingent de missionnaires que la France y a entretenus.

"Il en est de même de Jérusalem et de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Arménie.

"Partout, dans ces pays qui furent le foyer de notre foi et de notre civilisation, si la lumière de la Vérité n'est pas complètement éteinte, à qui le doit-on? Demandez-le, poursuit le savant évêque français auquel nous empruntons ces notes, aux anciens Ordres religieux dont vous trouverez partout les représentants, les missions, les séminaires, les collèges, les écoles, les hôpitaux, les oeuvres de toutes sortes: Capucins et Franciscains, Dominicains, Jésuites, auxquels sont venus s'associer à leur heure les Lazaristes, les Augustins de l'Assomption, les Pères Blancs, puis les Frères de la Doctrine Chrétienne et autres frères instituteurs, puis les nombreuses et florissantes congrégations de femmes, parmi lesquelles, si on ne peut les citer toutes, il convient du moins de nommer les Soeurs de Saint-Vincent de-Paul, qui sont là comme dans leur domaine préféré."

Merveilleuse floraison de l'apostolat catholique français! Tribut sans pareil à l'oeuvre de propagation de l'Evangile. Eternel droit de la nation franque à la reconnaissance du monde catholique. Mais tout cela est momentanément brisé. Oui, momentanément brisé, car la flamme d'apostolat du coeur français est trop vive pour s'éteindre sous les ruines actuelles. Elle en jaillira aux jours de paix avec une ardeur toute nouvelle et recommencera à éclairer les peuples barbares.

Mais qui donc entrave cette grande d'évangélisation que poursuit depuis quinze siècles la nation française? L'Allemagne! Lisez ces tristes lignes d'un évêque missionnaire français, expliquant la ruines des missions catholiques en pays turcs.

"Hélas! L'entrée de la Turquie dans l'alliance austro-allemande, sous la pression de Guillaume II, que, pour la circonstance, on a représenté comme un catéchumène de l'Islam, a chassé tous ces paisibles messagers de l'Evangile, dispersé leurs élèves, ruiné leurs établissements, profané leurs églises. Pour "purifier" les temples chrétiens, les Turcs y ont sacrifié des moutons. En Belgique et en France, les généraux allemands les ont bombardés, incendiés, démolis. Chacun a sa manière!

"Si les désastres du Levant ne devaient pas être promptement réparés, il y aurait là une perte énorme pour le catholicisme, et l'on ne conçoit pas qu'un catholique digne de ce nom en prenne son parti..."

* * *

Voilà pour les pays turcs. Mais poussons plus loin. Toujours nous trouverons l'influence et le dévouement de France au service de l'Eglise. "En Perse, nous retrouverons les Lazaristes; en Arabie, sous un soleil de feu, nos Capucins de la province de Toulouse; et, dans l'Hindoustan, nous prenons pour la première fois contact avec cette magnifique société des Missions Etrangères de Paris, qui étend son apostolat dans les Indes anglaises et françaises, en Birmanie, au Siam, au Laos, à la presqu'île de Malacca, au Cambodge, à la Cochinchine, au Tongking, à la plus grande partie de la Chine, au Thibet, à la Mandchourie, à la Corée, au Japon.

"Chemin faisant, nous avons trouvé pareillement, à Ceylan, les Oblats de Marie, fondés à Marseille par Mgr de Mazenod; à Vizigapatam, les Missionnaires de Saint-François-de-Sales, d'Annecy, au Maduré, les Jésuites de Toulouse. Nous verrons aussi leurs confrères des "provinces" de Paris et de Champagne dans leurs superbes Missions de Chine, où, par leur apostolat, leurs oeuvres d'éducation, leurs établissements et leurs travaux scientifiques, ils continuent brillamment la tradition de leurs illustres devanciers du XVIIème siècle. Là aussi, à Pékin même et dans dix vicariats apostoliques, travaillent les Lazaristes.

"Les uns et les autres sont partout secondés de religieux et de religieuses d'origine française, auxquels sont confiés les écoles, les hôpitaux, les dispensaires, les orphelinats, les ateliers, etc. Les Marianites, par exemple, ont au Japon des maisons d'éducation de premier ordre, qui le cèdent en rien à celles qu'ils dirigent en Europe et en Amérique."

* * *

Nous dirons plus tard ce que l'Amérique doit à l'apostolat français.

D'AUTRES DEMENTIS

Depuis le début de la guerre nous n'avons cessé de mettre nos lecteurs en garde contre les nouvelles tendancieuses à l'égard du Vatican et de son action. Toute une série de nouvelles fantaisistes ont fait le tour de la presse mondiale durant les quelques jours qui ont précédé la tenue du dernier consistoire. A toutes l'**Osservatore Romano** donne un énergique démenti. Sont fausses les nouvelles suivantes:

1o Le cardinal Hartmann aurait été chargé d'une mission de l'empereur d'Allemagne auprès du Pape;

2o Il aurait été envoyé par l'empereur pour plaider la paix allemande;

3o L'empereur aurait envoyé, par l'intermédiaire du cardinal Hartmann, un autographe au Pape;

4o Le kaisor aurait fait parvenir un riche cadeau au Pape;

5o Au Vatican, on alternerait les prières et les menaces pour influencer le Saint-Siège en faveur de la cause allemande;

6o Le cardinal Mercier aurait été appelé à Rome par le Pape afin de traiter, contradictoirement avec le cardinal Hartmann, de la paix, mais il s'y serait refusé;

7o Le Pape aurait appelé le cardinal Mercier pour lui donner des instructions précises.

LES MISSIONS CATHOLIQUES AUX INDES

Quand au commencement de l'année 1887 fut établie la hiérarchie indienne, il y avait aux Indes d'après l'Almanach catholique de Madras 989,381 catholiques dans l'Inde, moins Goa et les possessions portugaises, 207,692 dans le Ceylan, 27,354 dans les trois vicariats de Burma. En vingt-cinq ans, ce chiffre s'est doublé. En 1911, on trouvait aux Indes 1,394,000 catholiques du rite latin, 413,142 catholiques du rite syrien, 97,144 catholiques eurasiens ou européens, soit en tout 1,904,286 catholiques. Il faut ajouter à ce total 322,449 catholiques pour le Ceylan, ce qui donne un total définitif de 2,226,163.

Ces consolants progrès du catholicisme aux Indes sont dus presque uniquement aux missionnaires français.

Autour de la Ferme

APPEL AUX JEUNES

Mes bons jeunes gens qui avez un avenir à envisager, ne pensez-vous pas qu'il serait temps de voir où vous allez vous fixer?

Je rencontre souvent des pères de famille qui se plaignent de ne pouvoir pas garder leurs garçons; à peine ont-ils atteint en étourdis l'âge de 15 à 18 ans qu'ils s'imaginent qu'à la maison paternelle, il ne leur sera pas possible de se créer un avenir assez prochain.

Ils laissent donc leurs parents pour aller faire de gros gages: Tous trouvent à s'engager et obtiennent de bons salaires. 95 pour cent de ces petits malheureux sont plus pauvres après 10 ans qu'ils ne l'étaient en sortant de la maison paternelle. Et pourquoi? Tout le monde le sait: ils gaspillent à peu près tout ce qu'ils gagnent. Ces jeunes gens seraient vraiment économes qu'il leur serait très difficile de s'établir, privés qu'ils sont de la direction paternelle.

Sachez-le bien, jeunes gens, la meilleure part d'héritage que vous retirez de vos parents, c'est la bonne éducation de famille. Combien de jeunes gens qu'on a vus, chargés d'héritage à leur sortie de la maison paternelle, être cependant très pauvres après dix ans.

Mais vous me dites: en avez-vous vu de ces jeunes gens qui, après avoir dépensé la meilleure partie de leur jeunesse chez des parents qui n'ont jamais pu leur donner que de petits héritages, pouvoir s'établir? Mais, mes chers petits, nos paroisses en sont remplies. Depuis 20 ou 25 ans, tous nos colons, nos pères ou nos grand'pères, sont arrivés ici très pauvres, pour la plupart, et voyez ce qu'ils ont fait!!

Dans ce temps-là, me dites-vous, ils avaient des terres à bas prix; c'était facile. Oui, c'est-à-dire que c'était beaucoup plus difficile qu'aujourd'hui. A cette époque, rien ne se vendait et l'on donnait le blé pour 30 à 50 sous le minot; nos pères n'avaient rien autre chose à vendre. On est toujours porté à croire qu'on ne peut faire maintenant ce qu'on faisait autrefois. On invente des prétextes de tous genres pour se convaincre qu'on a raison d'abandonner tout espoir de s'établir et on se console dans la pensée qu'on va jouir de la vie. On dépensera tous ses gages, on aura de beaux habits, une montre au poignet, on ira aux partis de plaisir... et puis après?

Ecoute, mon jeune, je vais te conter un conte. Mais un conte vrai.

Tout dernièrement — il n'y a que 5 ans — un jeune homme de vingt-cinq ans sortait de la maison paternelle. Il allait s'établir à quelques milles de la terre de son père — sur un 160 acres. Le père avait donné quatre chevaux et une vache à son fils, puis lui avait cassé quelques acres de sa terre.

Ce bon jeune homme s'en allait donc sur sa terre qu'il devait en entier, c'est-à-dire $2,800.00

Il n'avait pas de bâtisses: il construisit donc une maison et une étable $1,500.00

Il perdit des chevaux; il en acheta pour .... $ 300.00

Ce qui faisait donc $4,600.00

Sans doute tu vas t'apitoyer bien fort sur le sort de ton confrère. Depuis trois ans il est marié; il a pris une bonne petite Canadienne ménagère et bien propre; deux gentils petits enfants font la joie de sa coquette maison.

Mais il ne pourra pas tenir, il a trop de dettes.

Ne t'inquiète pas trop. De ces $4,600 il n'en doit plus que $1,000.

Comment expliquer cela? — Et bien voici: cette année il a récolté 2,284 minots de blé. Là-dessus, il garde sa semence et il a vendu le reste comme ceci: une petite partie à 80 et quelques sous. Il lui fallait payer les dettes urgentes, vois-tu. La balance, il s'en est débarrassée à $1.00 le minot. Comme tu vois, c'est un bon débarras celui-là. De plus il a récolté 600 minots d'orge et 677 d'avoine.

N'aimerais-tu pas en avoir autant? Mais tu me réponds, je suppose, que c'est ennuyeux de n'avoir d'argent qu'une fois l'année. Attends un peu, il y a encore autre chose. Ton confrère a de plus, pendant l'année 1915, vendu du lait et de la viande pour le montant de $875.00, sans compter que par ricochet ses chevaux lui ont gagné une centaine de piastres.

Voilà, mon petit ami, ce qu'un autre a fait. Naturellement, tu peux le faire toi-même. Mais ce qu'il te faut c'est moins de l'argent que du courage. Si tu veux plus d'informations, écris à M. Philippe, cultivateur à Letellier.

N.-C. JUTRAS, ptre.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$6.40 à $6.65
Bon choix	$5.50 à $5.85
"Feeders"	$5.40 à $5.75
"Stockers"	$5.40 à $5.60
Moyens	$4.25 à $4.75

Taureaux—

Premier choix	$4.75 à $5.00
Moyens	$4.25 à $4.60
Légers	$3.65 à $4.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.25 à $5.50
Bons	$4.50 à $4.75
Moyens	$3.75 à $4.25

Vaches—

Excellents	$5.25 à $5.50
Bon choix	$4.75 à $5.00
Bon	$4.25 à $4.50
Ordinaires	$3.75 à $4.00
Conserve	$2.50 à $2.85

Génisses—

Premier choix	$5.0 à $5.65
Bon choix	$5.00 à $5.25
Bon	$4.65 à $4.85
"Stockers"	$5.00 à $5.40

Cochons—

Moyens	$8.70 à $8.75
Bons légers, 110 à 140	$6.50 à $7.00
Légers, 110 et moins	$6.00 à $6.25
(Pigs) Pesants	$6.50 à $7.00
"Stags" et truies maigres	$4.00 à $4.50
Verrats (Pesants)	$3.00

Moutons—

Brebis grasses	$6.25 à $6.75
Moutons	$8.00 à $8.25

Veaux—

De choix, 125 à 225 livres	$6.75 à $7.00
Moyens	$5.75 à $6.25
Lourds	$5.00 à $6.25

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Frais pondus	30-31

Beurre—

Crèmerie	32-34
Ferme (dairy)	18-26

Saindoux—

En briques	13¼
Seau (20)	$2.87
Caisse (5)	$8.77
Caisse (3)	$8.85

Fromage—

Nouveau	18
Twins	18¼

Viandes préparées—

Boeuf	.10
Veau	.14
Mouton	.15½
Porc	.13½

Viandes cuites—

Jambon	13-17
Bacon	20-22
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Volailles vivantes—

Coq	.08
Poulet	.14
Dinde	.14
Canard	.11
Oie	.10

Alimentation—

Son (tonne)	$19
Gru	$21

Fleur—

Best Patents	$6.40
Bakers	$5.90
Clears	$5.20
XXXX	$3.95
Avoine roulée	$1.97

Sucre—

Extra, garanti	$7.35

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$16
No 2	$15
No 3	$12
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$11
Sauvage, No 3	$ 9
Blé, fourrage No 4 la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.45
Avoine cassée	$28
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	115½
No 2 nord	112½
No 3 nord	108½
No 4	104½
No 5	95½
No 6	85½
Fourrage	75½

Avoines—

No 2 C W	.40
No 3 C W	.37
Extra No 1 fourrage	.37
No 1 fourrage	.35
No 2 fourrage	.34

Lin—

No 1 N W C	189
No 2 C W	186

ALIMENTATION

Nourrissez soigneusement vos bestiaux. Il y a loin d'ici aux pâturages du printemps. Conservez une quantité suffisante de gros fourrage pour nourrir le troupeau au printemps, afin de pouvoir donner à vos pâturages une chance de bien reprendre.

L'exercice, la nourriture laxative, voilà les secrets de la bonne alimentation. Si vous manquez d'ensilage ou de racines, vous pourrez avantageusement vous servir de mélasse. Donnez-en de 2 à 4 livres par tête et par jour.

Hachez vos fourrages, vous en perdrez moins et ils seront plus savoureux. La paille hachée et mélangée à l'ensilage, ou le foin de qualité inférieure, qui serait perdu s'il n'était employé de cette façon, haché et mélangé avec l'ensilage ou les racines, épargnent beaucoup d'argent aux nourrisseurs, et le mélange que l'on obtient ainsi est très apprécié par le bétail.

Variété, succulence, bon goût et qualité nutritive, voilà les qualités qu'une ration doit toujours posséder, quelle que soit la catégorie d'animaux auxquels elle est destinée. N'oubliez pas que les goûts et les aptitudes des animaux diffèrent, qu'il n'y a pas deux bêtes dans un même troupeau qui donneront, par exemple, la même quantité de lait pour la même quantité de grain. Etudiez donc les goûts et aptitudes de chaque bête du troupeau; cela paie!

Faites vos achats de mouture en commun; vous apprendrez ainsi à agir en coopération dans votre voisinage pour toutes les opérations d'élevage, et vos bénéfices s'en accroîtront.

Prenez la résolution suivante, au nouvel an, avec l'intention bien arrêtée de la tenir: "Je vais nourrir mes animaux de façon à tirer le plus possible de chaque livre de nourriture que je leur donnerai."

CHEVAUX

Le cheval qui mange trop et qui ne travaille pas, souffre presque toujours d'indigestion. Il faut se garder des changements subits de nourriture et d'exercice, — il ne faut pas que l'oisiveté de l'hiver succède sans transition aux travaux pénibles de l'automne. En automne, diminuez graduellement la somme de travail que font les chevaux et la quantité de nourriture qu'ils reçoivent. Pour les chevaux qui travaillent très peu, une ration de grain composée d'avoine et de son en parties égales, et donnée à raison de 1 livre par 100 livres de paids vif, est excellente. Le son est un bon tonique, et prévient bien des dérangements de l'estomac et des intestins.

Il a été démontré, par bien des expériences, que le cheval qui ne travaille pas en hiver peut conserver son poids, et même l'augmenter, sur une ration composée de 1 livre de foin, 1 livre de paille, et 1 livre de carottes ou de navets par jour et par 100 livres de poids vif.

Soignez bien votre étalon en hiver; veillez à ce qu'il ne devienne pas trop gras, et pour cela donnez-lui une ration légère de grain et faites-lui prendre beaucoup d'exercice. Un étalon qui s'engraisse trop en hiver n'est généralement pas aussi bon pour la reproduction la saison suivante.

Les juments pleines doivent prendre de l'exercice tous les jours; les juments trop grasses, non exercées, perdent généralement 60 pour cent de leurs poulains de plus que les autres, et ceux qui survivent sont moins vigoureux. Poussez le développement de vos poulains. Tenez-les dans un hangar muni d'un bon enclos. C'est le meilleur endroit, sauf quand il fait très froid; donnez-leur du bon grain, du bon foin et des racines pour qu'ils se développent sans s'arrêter. La taille et la qualité de l'ossature du cheval dépendent principalement de la façon dont il s'est développé pendant le premier hiver.

BETAIL LAITIER

Pensionnez-vous vos vaches laitières, ou est-ce que ce sont elles qui vous pensionnent? Le seul moyen de trouver la pensionnaire dans le troupeau, c'est de peser régulièrement son lait et d'en faire l'épreuve au Babcock. Ne réformez pas une vache avant de lui avoir fourni l'occasion de montrer ce qu'elle peut faire, c'est-à-dire en lui donnant une bonne nourriture et de bons soins.

Si vous voulez des feuilles pour inscrire les pesées du lait et les aliments donnés aux vaches, adressez-vous au service de l'élevage à la ferme expérimentale centrale, qui vous les fournira gratuitement.

La vache qui produit beaucoup de lait en hiver, est généralement la meilleure laitière et la plus persistante; prenez donc bien soin d'elle pour qu'elle vous rapporte le plus possible.

Préparez les vaches et les génisses pour le vêlage du printemps; laissez-les se reposer pendant un mois ou deux et nourrissez-les bien pendant qu'elles sont taries; elles produiront d'autant plus pendant la période de lactation suivante.

Une génisse qui a été bien soignée et dont la première période de lactation a été aussi longue que possible, fait toujours une laitière plus persistante que les autres; elle donne aussi plus de lait car ses mamelles sont parfaitement développées, grâce à la gymnastique de la traite.

N'abandonnez pas l'industrie laitière parce que la main-d'oeuvre est rare; il y a de bonnes machines à traire exigeant un minimum de main-d'oeuvre, et qui, bien conduites, peuvent vous aider à produire du lait propre.

L'INDUSTRIE LAITIERE

Le secret du succès en industrie laitière, pour les laitiers isolés comme pour les compagnies, est de fabriquer des produits de bonne qualité.

Voulez-vous que vos beurreries et vos fromageries fabriquent des produits de la meilleure qualité et qu'elles augmentent ainsi leurs profits et les vôtres? Apportez-leur toujours du lait et de la crème de la meilleure qualité.

Les patrons devraient insister pour que les fabriques payent le lait d'après l'épreuve au Babcock; le système de vente au poids est antique, déshonnête et injuste pour la plupart de vos voisins.

Toutes les fabriques devraient aussi faire le classement de la crème. Ce système encourage le cultivateur et le fabricant à prendre un meilleur soin de leurs produits. Il récompense également le cultivateur qui fait bien son travail.

N'oubliez pas de vous faire une provision de glace pour l'été; dans une saison ordinaire, on estime qu'il faut environ une tonne et demie de glace par vache.

BATIMENTS

Empêchez l'humidité de pénétrer dans vos bâtiments. Un appareil de ventilation comprend de bonnes prises d'air, et un bon conduit pour la sortie de l'air; si l'une ou l'autre de ces deux choses manquent, la ventilation est mauvaise. L'air pur est essentiel pour toutes les catégories de bestiaux. Les courants d'air et l'humidité dans les étables sont dangereux et malsains.

Ce n'est pas faire une extravagance que de se construire une bonne étable confortable; les animaux se tiennent en meilleure santé, le travail est grandement facilité et le propriétaire fait plus de profits.

Si vous voulez construire, adressez-vous au service de l'élevage, qui vous fournira des plans gratuitement. Ces plans vous seront peut-être utiles.

MOUTONS

Gardez plus de moutons et moins de chiens.

Séparez les agneaux des moutons adultes, et hâtez leur développement en leur donnant du bon foin, des navets et une petite ration de grain.

Il est tout aussi nécessaire de bien préparer les brebis à l'agnelage, que de préparer les vaches laitières pour la période de lactation. N'engraissez pas trop les brebis.

Les brebis qui vont mettre bas exigent une loge chaude, mais le reste du troupeau se porte mieux dans un hangar à devant ouvert.

ALIMENTATION D'HIVER DES BREBIS PLEINES

Une ration excellente pour les brebis pleines est la suivante: foin de trèfle, 2 à 3 livres, racines, 2 à 3 livres par jour. Cette ration est suffisante, sauf lorsque les brebis sont maigres; dans ce cas il faut donner également du bon mélange de grain, à raison d'une demi-livre par jour. Un bon mélange de grain est celui qui se compose de 2 parties d'avoine, 1 partie de son, et 1 partie de tourteaux de lin ou de pois. Les brebis qui reçoivent cette ration devraient être en bon état pour l'agnelage en février, mars ou avril.

Faire une emploi économique des gros fourrages, voilà le secret du succès dans l'alimentation des moutons. Si vous n'avez pas de bon foin de trèfle, complétez ce qui manque à vos fourrages en y ajoutant un peu de grain. Les pesats de pois non battus remplacent très bien le trèfle. Les pesats de pois battus doivent être donnés avec du grain. Le foin d'herbes peut exiger également une ration supplémentaire de grain lorsqu'on le donne à la place du foin de trèfle. Mieux vaut donner le foin grossier à d'autres bestiaux.

On peut donner de l'ensilage à la place des racines jusqu'à un mois de la mise bas; à cette époque on remplace l'ensilage par des racines, mais on diminue graduellement la quantité donnée de ces dernières jusqu'après la mise bas.

Pour nourrir les moutons, on peut se servir de betteraves fourragères, de navets ou de betteraves à sucre; pour les béliers, la ration de racines ne doit se composer que de navets.

L'ALIMENTATION DES AGNEAUX EN HIVER

Une bonne ration est la suivante: foin de trèfle ou de luzerne, 2 livres; racines, 2 livres; maïs d'ensilage, 2 livres. Si vous n'avez pas tous ces fourrages, ajoutez à la ration une petite quantité d'un mélange de foin, composé de parties égales d'avoine et de son, pour hâter le développement des agneaux et les tenir en bon état de chair. Les agneaux qui engraissent trop pendant le premier hiver, n'atteindront pas la taille nécessaire pour faire de gros agneaux de marché.

ENGRAISSEMENT DES AGNEAUX

N'encombrez pas le marché avec des agneaux légers, maigres ou non à point. Mieux vaut les conserver et les finir pendant l'hiver. Une bonne ration est celle qui se compose de parties égales d'ensilage et de racines, — 2 à 3 livres; — de trèfle et de foin mélangé — 2 à 3 livres; — et un mélange de grain commençant avec une demi-livre et se terminant par 1 livre par jour. Un bon mélange de grain dans ce but se compose d'avoine et de son, deux parties de chacun; 1 partie de tourteaux de lin, à laquelle on peut ajouter, à la fin de la période d'engraissement, 2 parties de maïs (blé d'Inde).

PORCS

Le porc qui n'engraisse pas rapidement est toujours engraissé à perte. L'exercice et la nourriture succulente sont tout aussi nécessaires pour les porcs reproducteurs que pour toute autre catégorie de bétail. Préparez les truies pour la mise bas. On peut avantageusement donner aux verrats et aux truies adultes, du bon foin de trèfle et des racines entières ou hachées. Les truies qui mettent bas exigent une loge chaude; en tout autre temps, une cabane à toiture basse, et formée d'une seule épaisseur de planches, convient très bien pour toutes les autres truies, ainsi que pour tous les autres porcs adultes.

Les bons verrats sont rares; ne gardez et n'élevez que les meilleurs.

LES ELECTIONS EN GRECE

Les partisans de M. Venizelos s'étant abstenus, le gouvernement obtient une grosse majorité

Londres, 22. — D'après le correspondant du "Times" à Athènes, les résultats des élections législatives en Grèce ont donné une grande majorité au parti de M. Gounaris, ministre de l'intérieur.

Le correspondant de l'agence Havas à Athènes dit que les candidats du parti Gounaris sont élus dans la majorité des districts en Grèce.

A Athènes et au Pirée ce parti a gagné quinze sièges sur vingt-deux.

Des partisans de M. Rhallis, ancien président du conseil, les progressistes et les indépendants n'eurent qu'une petite minorité.

Les recommandations, faites par M. Venizelos, pour que ses partisans s'abstiennent de voter, ont été observées à Athènes et dans les centres importants, mais dans les provinces elles n'ont pas été suivies aussi strictement.

M. Skouloudis, président du conseil, n'était pas candidat.

LACHE ATTAQUE MANQUEE

Comment les souverains belges échappèrent aux bombes des aviateurs allemands

Paris, 25. — Le "Petit Journal" publie des détails sur un événement qui faillit coûter la vie au roi et à la reine de Belgique lorsque des aviateurs allemands lancèrent des bombes sur le village de pêcheurs où réside actuellement le couple royal.

Le roi et la reine sortaient de l'église, dit le "Petit Journal", quand six aéroplanes allemands firent leur apparition voiant bas. Ils paraissaient venir d'Ostende.

Le roi dit aussitôt à la foule de se disperser et de chercher abri, mais les aéroplanes approchèrent si rapidement que peu de personnes eurent le temps de suivre ses conseils avant leur arrivée au-dessus du village.

Deux bombes tombèrent à quelques mètres du roi et de la reine mais ils ne furent pas atteints par les éclats.

Le correspondant continue:

"C'est le cinquième raid aérien sur ce village. Ils sont absolument injustifiés, puisque cette petite localité n'est pas fortifiée et n'est habitée que par des pêcheurs.

"Ce qui rend le fait plus grave c'est que les aéroplanes venaient de la région du front allemand commandé par le prince du Wurtemberg, cousin germain de la reine de Belgique."

EN PROVINCE

LAURIER

M. l'inspecteur Tharriett était ces jours-ci en tournée d'inspection. Il a parlé avec éloge de notre institutrice. Nous espérons que l'avenir ne nous fera pas regretter le changement qui s'y est opéré si subitement.

• • •

Mme Stevenson et Mlle Marie-Louise Trottier sont revenues d'une courte promenade à Winnipeg.

• • •

M. Paul Fleury, autrefois marchand de Makinak, est de passage ici à Laurier.

• • •

Notre agent, M. Chapman, doit nous laisser ces jours-ci pour aller demeurer à Morris, parmi les Canadiens-français. Que voulez-vous, chacun a son faible!!

• • •

M. Télesphore Guay doit partir sous peu pour un voyage dans l'Ouest. Il ira visiter son fils qui est maintenant opérateur sur la ligne du Grand Tronc. Après avoir travaillé tout l'été, il fait bon de voyager.

• • •

Les Parties de Cartes sont commencées. Chacun s'en donne à coeur joie. C'est une vieille coutume que jeunes et vieux aiment à suivre, puis ça entretient l'amitié. Mais il faut bien prendre garde aux "Poupounes".

• • •

Notre patinoir est maintenant ouvert au public; tous ceux qui désirent prendre un billet pour la saison pourront s'adresser à M. J. Desroches.

• • •

Les chasseurs à l'orignal ont été très nombreux cette année. On y est venu de toutes parts, même de très loin. Personne n'est retourné sans emporter un de ces beaux gibiers.

• • •

Sur l'instance des commissaires de Canada-Ville, Mlle Berthe Trottier a accepté de continuer sa classe jusqu'à la fin de l'année scolaire. C'est avec tant de peine qu'elle se serait séparée de ces chers élèves. Elle prendra maintenant sa pension chez M. Fletcher.

• • •

Nous sommes heureux d'avoir à féliciter M. Eugène Assailly pour la grande victoire qu'il a remporté sur M. Jean Bonin; tout en reconnaissant le mérite de ce dernier, nous sommes convaincus que le nouvel élu figurera avec honneur aux séances de notre conseil et qu'en tout il prendra notre intérêt.

• • •

Mlle Gabrielle Trottier est maintenant au milieu de sa famille, après une absence de près de quatre mois, on est heureux de revoir les siens. Elle est maintenant qualifiée comme institutrice.

• • •

M. Anatole D'Aoust est en visite chez son oncle, M. P. Trottier.

SAINT-CLAUDE

Mlles Henriette Leclan et Marie Gaudry, institutrices, ont quitté Saint-Claude. Elles seront remplacées par Mlles A. Lavallée et A. Magne.

• • •

Le R. P. Joseph Radaz a fait installer dans l'église paroissiale un système d'éclairage électrique. Le résultat est grandiose.

• • •

Mme Constantin Bompard et Mme De Villario nous ont quittés pour aller habiter Winnipeg.

• • •

En visite au presbytère: le sympathique Père de Mangalere.

Saint-Claude.

SAINT-ADELARD

Il n'y a pas foison de nouvelles à Saint-Adélard. Néanmoins nous vivons.

• • •

Les Grain Growers ont fait venir un char de farine. Elle coûte $2.65 le sac, première qualité. C'est un peu mieux que ce que peuvent faire nos marchands.

• • •

Un moulin à farine ne serait pas à dédaigner dans nos parages. Il s'y vend beaucoup de farine.

• • •

Saint-Adélard serait un excellent centre pour un médecin canadien-français qui saurait l'anglais.

• • •

Le mois prochain la malle de Saint-Adélard nous parviendra par le train jusqu'à Standridge au lieu de nous venir par le postillon d'Inwood.

• • •

C'est il y a deux ans que nous demandâmes par pétition à notre député de faire changer le nom de la station en celui de Saint-Adélard. Mais il fait encore la sourde oreille.

• • •

Notre gare a un nom anglais. La voisine, plus au nord, établie au milieu d'Anglais et de Juifs, a un nom français.

• • •

Ca chauffe pour l'élection d'un conseiller dans l'arrondissement No 7 de Woodland. Un "canayen" et un Suédois sont aux prises. Naturellement nos Suédois et Norvégiens favorisent le Suédois. Les Allemands font corps avec eux. Le "canayen" a pour lui les "Canayens", les Français, les Belges, les Ecossais. Notre "canayen" s'appelle William Cossette. Il représente cet arrondissement depuis huit ans et a toujours été acclamé. Le Suédois est John Billson. Il vient du sud. Je vous dirai qui l'a emporté.

• • •

M. Jean St-Cyr, M. Isidore Rondeau, Mme Théo. Lafrenière et sa fille, Mlle Léa Lafrenière, ont été en visite à Saint-Boniface la semaine dernière.

• • •

MM. Napoléon et Joseph Plante viennent de s'enrôler. Ils sont actuellement à Saint-Boniface pour s'entraîner. Plusieurs autres jeunes suivront leur exemple après les fêtes.

• • •

Le 21 décembre. — Notre "canayen" l'a emporté. Voici le résultat de la votation. A l'école Rondeau, le vote a été 20 pour Cossette et onze pour Billson; à Inwood, 55 pour Cossette et 29 pour Billson; à Eringveiss, 16 pour Cossette, 5 pour Billson. Majorité de 50 pour Cossette. C'est une superbe victoire.

Tous ceux-là qui ont aidé à cette victoire ont droit à des remerciements. Nous souhaitons que notre conseiller travaille fort à l'établissement d'une nouvelle municipalité. La nôtre est trop vaste. Il vaudrait mieux changer cela. D'autant plus qu'Inwood va avoir une cour de comté.

St-Adélard.

SAINTE-GENEVIEVE (Saltel)

Connaissez-vous la mission de Sainte-Geneviève? Beaucoup vont me répondre: "Oui". Pour ceux qui ne la connaissent pas, laissez-moi en dire un mot. Cette mission qui a été fondée par le regretté M. Giroux, curé de Sainte-Anne des Chênes, est située à douze milles de Sainte-Anne, sur le chemin de fer de l'aqueduc de Winnipeg.

Depuis quatre ans la mission a fait de grands progrès et chaque jour on peut constater des améliorations sensibles. Nous nous attendons à avoir bientôt une chapelle; jusqu'à présent la messe se dit dans une des deux écoles qu'il y a dans les limites de la mission, l'école Dugas. Nous avons aussi l'école Gauthier — ouverte depuis le mois de septembre — où nos enfants vont former leur intelligence et leur coeur pour être capables de tenir un rang élevé dans la société.

Un mot maintenant de la place elle-même. Le pays, en partie boisé, est excellent pour la culture mixte, particulièrement pour l'élevage. Il y a une fromagerie qui fonctionne depuis plusieurs années. Nous avons du bon bois de chauffage en abondance, ainsi qu'une eau excellente qui laisse bien loin en arrière l'eau de la Rivière Rouge, si fameuse pourtant. (Je ne lui en veux pas à cette chère Rivière Rouge: c'est sur ses bords que j'ai été élevé, et j'en ai gardé le meilleur souvenir.)

Jusqu'à cette année, les chemins laissaient à désirer passablement, mais il y a eu de ce côté-là un réel progrès, grâce à nos conseillers municipaux, MM. David Gauthier et Auguste Legal. Dans les chemins il y a bien encore quelques trous par-ci par-là, et quelques grosses roches qui dérangent la circulation, mais nous espérons que les uns et les autres disparaîtront sous peu. Que voulez-vous, on n'arrive pas à la perfection du premier coup.

Pourtant, laissez-moi vous faire une confidence: il y a des gens — bien connus ici, et ailleurs aussi — qui auraient pourtant dû être satisfaits, puisqu'ils ont obtenu du conseil municipal un contrat pour un bout de chemin qu'ils désiraient et qui, pour témoigner leur reconnaissance à notre dévoué conseiller, lui ont suscité toutes sortes de tracas et lui ont cherché de l'opposition pour les élections de cet automne. Mais les gens en question n'avaient pas bien calculé leur élan: leur candidat n'a obtenu que quatre votes et M. David Gauthier en a obtenu vingt-neuf. Il est donc élu par une majorité de vingt-cinq. Quant à M. Legal, il est élu par acclamation.

Un conseil en terminant à ceux qui seraient tentés de recommencer ce manège. Que ceux qui essaieront à l'avenir à faire de l'opposition commencent par s'assurer de la popularité de leur candidat et par ce moyen ils éviteront d'arriver à un aussi maigre résultat.

Quant à M. Gauthier, nous lui souhaitons de représenter le quartier six de la municipalité de Taché encore longtemps et de continuer à nous obtenir les avantages sans nombre que nous avons retirés depuis un an. A bon entendeur, salut.

Bon Ami.

SAINT-NORBERT

Le 17 décembre, M. et Mme Emile eurent l'honneur de faire part à leurs amis de la naissance d'une fille baptisée sous les noms de Marie-Célestine-Aurélie-Edith. Parrain et marraine: M. Aurélius Joyal et Mlle Sydonie Joyal, oncle et tante de l'enfant.

SAINT-PIERRE JOLYS

La plus belle fête de Noël peut-être que nous ayons eu à Saint-Pierre: temps beau et doux; aussi assistance superbe; pas une place n'était vide dans l'église quand sonna la messe de minuit.

La Société Saint-Grégoire s'exerçait depuis deux mois, mais elle a dépassé toutes nos espérances. La Chorale du Collège s'est unie à la Société Saint-Grégoire pour certains morceaux du programme. Le R. P. Lorieau était chez nous, aidant Monsieur le curé. C'est lui qui a officié à l'office de la nuit et qui a donné une courte mais substantielle allocution.

Je crois que toutes les personnes assistant à la messe de minuit ont approché de la Sainte Table. Nos soldats de Saint-Pierre, en uniformes, étaient là, et tous ont communié pieusement.

Que le bon Dieu les accompagne et les préserve et nous les ramène victorieux, fiers qu'ils seront d'avoir lutté pour le pays, pour la justice et pour le droit. Je vous envoie le programme musical de la journée de Noël. Il a été superbement exécuté.

Marie-Jeanne.

Programme — Messe de minuit

Minuit, Chrétiens, M. A. Renuart.

Messe dite "Messe Brève", à deux voix, par Leo Delibes: (a) Gratias Agimus, Solo pour ténor ou Alto, M. A. Renuart. (b) Domine Deus, Solo pour basse, M. A. St-Arnaud. (c) Domine fili, duo pour alto et basse, MM. A. Renuart et A. St-Arnaud. (d) Agnus Dei, duo pour alto et basse, MM. A. Renuart et A. St-Arnaud.

Offertoire: Hodie Christus, choeur à 4 voix par Feltz: Choeur de la paroisse et chorale du Collège.

Communion: O Salutaris, deux voix. Soli: MM. A. Renuart et C Dandenault.

Ca Berger (à 4 voix); Les Anges dans nos campagnes (à 4 voix): Choeur de la paroisse et Chorale du Collège.

Noël (à deux voix égales), par Dierickx. Chanté par la Société Saint-Grégoire.

Mlle E. Lassalle, organiste.

Messe du jour, même programme.

Vêpres

Antiennes et psaumes du jour Chant grégorien.

Salut

O Salutaris (2 voix), Leo Delibes. Solos: MM. A. Renuart et C. Dandenault.

Ave Maris Stella, B X. (à 4 voix): Société Saint-Grégoire et Chorale du Collège.

Hodie Christus, (4 voix), Feltz. Société Saint-Grégoire et Chorale du Collège.

Tantum Ergo (4 voix), A. Chérion. Société Saint-Grégoire et Chorale du Collège.

Benedictus, Frère Hippolyte.

FANNYSTELLE

M. et Mme Alphonse Poirier, de Franklin, Man., sont en visite chez M. et Mme Edmond Poirier, de cette paroisse.

• • •

Mlle Fillmore, de Winnipeg, est l'hôte de Mme Kissack, pour quelques jours.

• • •

Après quelques jours passés en visite d'affaires ici M. Gédéon Couture est retourné dans sa famille à Scotch Bay, Man.

• • •

Mme F. Mollot et Mlles Thérèse et Gabrielle Mollot, de Winnipeg, sont en promenade chez M. Marcel Mollot.

• • •

M. Armand Dureault, étudiant au Collège de Saint-Boniface, est dans sa famille pour les vacances de Noël.

• • •

Mme Veuve Eugène Coulombe a subie une opération à l'hôpital de Saint-Boniface. Nous sommes heureux d'apprendre qu'elle se rétablit. Nous espérons la voir de retour ici sous peu complètement revenue à la santé.

• • •

M. Amédée Morissette est confiné aussi à l'hôpital, par un mal de gorge qui le faisait souffrir depuis quelques jours. Heureusement qu'il n'y a rien de grave et il quittera bientôt l'hôpital pour nous revenir.

• • •

M. Savarie, négociant de grains à Gravelbourg, Sask., est en promenade ici pour quelque temps.

• • •

M. et Mme McQueen sont allés passer le jour de Noël à Treherne, Man., chez des parents.

• • •

M. et Mme J. Kane, de Saint-Jean-Baptiste, Man., étaient les hôtes pour Noël de M. et Mme Thomas McGreevy.

• • •

M. Edmond Guilbault, comptable à la Banque Union à Gravelbourg, Sask., est en promenade dans sa famille.

• • •

M. Gabriel Poitras, étudiant au Séminaire de Saint-Boniface, est en visite ici pour les vacances, chez son frère, M. le Curé Poitras.

• • •

Le soldat J. Duall, du 90me régiment C. E. F., profite des vacances de Noël pour visiter à Fannystelle.

• • •

M. A. St-Pierre, principal à l'école de Saint-Claude, Man., était en promenade ici cette semaine.

• • •

Fannystelle, comme par le passé, a fêté dignement la grande fête de Noël. Notre magnifique église était revêtue de ses plus somptueuses parures. Le chant, la musique, en un mot, tout était dans le plus parfait accord, pour faire de ce jour une fête mémorable. Le Rév. Hogue, curé de Starbuck, a donné le sermon à la messe de Minuit. Sa parole remplie des feux d'une foi vive fit écho dans plus d'un coeur.

Tous garderont un bon souvenir de Noël 1915. C'est la fête par excellence.

• • •

Ce n'est pas sans regrets que nous voyons 1915 disparaître dans la poussière des temps passés, car elle fut pour la plupart une année abondante. Que nous réserve 1916? Sera-t-elle une année féconde ou une année aux fruits tout à fait limités? C'est là le secret béni de la Divine Providence. Toutefois nous pouvons former des voeux afin que l'année nouvelle soit pour tous et chacun de nous une bonne et sainte année. Nous prions aussi instamment le Très Haut de mettre fin à la guerre meurtrière qui bouleverse le monde entier.

• • •

M. et Mme Norbert Beauchesne, de Gravelbourg, Sask., sont en promenade à Fannystelle chez des parents et amis.

• • •

M. Harrison, de Saint-Joseph, Man., était en visite chez sa soeur Mme Delphis Levasseur, de cette paroisse.

• • •

La fermeture des classes a eu lieu vendredi le 24 courant. Les institutrices, les RR. SS. Missionnaires Oblates, avaient préparé un charmant programme de petites pièces. etc., qui fut fort goûté par un auditoire nombreux. Les élèves, sous la direction des religieuses, ont fort bien rendus leurs rôles.

• • •

Visiteurs au presbytère

M. l'abbé Deslandes, directeur du Petit Séminaire, MM. les abbés Louis Brodeur, assistant directeur; Rosario Brodeur et Horace Messier, professeurs au Petit Séminaire. M. le Curé Hogue, de Starbuck, est venu en aide au curé de Fannystelle, et a bien voulu donner le sermon à la messe de minuit.

Yvonnic.

LE PAS

Les nominations pour les offices de maire et de conseillers pour la ville du Pas, qui avaient lieu mardi le 14 décembre, ont donné le résultat suivant: H. Finger, maire de la ville depuis son incorporation en 1912, se présente de nouveau pour son cinquième terme: Ed. Shieff lui porte opposition. La lutte promet d'être chaude entre les deux candidats.

Dans la 1re division, les candidats se présentant comme conseillers sont: le Dr S. Stephanson et E. Carroll. M. H. S. Johnson est élu commissaire par acclamation.

Dans la 2me division, MM. R. H. McNeil, H. F. Bickle et E. L. Masterson se présentent comme conseillers. D. C. Burton et D.-F. de Trémaudan étaient présentés commissaires d'école. Ce dernier a résigné en faveur de M. D.-C. Burton, qui avait fait parti du bureau des commissaires d'école depuis 1912 et qui s'était toujours montré assez favorable aux Canadiens français.

Dans la 3me division, M. G.-M. Brown et M. J.-U. St-Godard concourent pour la place de conseiller; MM. P. Cuillerier et W.-J. Young se présentent comme commissaires d'école dans cette division. La lutte paraît vouloir être très forte dans cette division où se trouvent le plus grand nombre de votes canadiens-français, et ces derniers n'ayant pas encore été représentés, directement, dans le Conseil de Ville, depuis que Le Pas est incorporé, tiennent à placer M. St-Godard comme conseiller et tiennent aussi à placer M. Cuillerier comme commissaire.

La votation aura lieu mardi le 21. A cette votation un vote sera aussi demandé pour l'emprunt de $12,000, sur débentures, pour l'installation d'un système de téléphone dans la ville du Pas.

• • •

Deux Soeurs Grises arrivaient de Saint-Hyacinthe, P. Q., par le train de samedi. Elles viennent pour aider leurs compagnes à l'hôpital Saint-Antoine.

• • •

Le R. P. J. Guy, o.m.i., revenait de Winnipeg samedi.

• • •

MM. Joseph et Félix Brodeur arrivaient de Lampman, Sask., par le train de mardi. Ils viennent rencontrer M. Edmond Gusbin, établi sur la rivière Carotte, et si le pays leur convient, ils ont l'intention de s'établir, eux aussi, sur la rivière Carotte.

• • •

M. Lafontaine venait de Saint-Jean-Baptiste, Man., par le train de mardi. Il vient visiter ses fils, Philias Lafontaine, qui tient maison de pension, et Gédéon Lafontaine, bijoutier. Quoiqu'âgé de 79 ans, M. Lafontaine est encore tout guilleret et ne porte guère plus que 55 ans. Il est un des pionniers du Manitoba, étant arrivé dans la province lorsque Winnipeg n'était encore qu'une bourgade.

• • •

Les travaux des canaux d'égouts et du pouvoir d'eau sont maintenant achevés et le conseil de Ville en prenait charge officiellement mardi. Les canaux d'égouts et le pouvoir d'eau sont installés dans les avenues Larose, Fisher et Edwards, ainsi que la première rue: un prolongement, avenue Cooks, va jusqu'à la nouvelle école.

D.-F. de Trémaudan.

LA GRANDE AMIE

Par

Pierre l'Ermite

Roman de La Liberté

— No 15

Odile suit Jacques dans tous ses sentiers favoris, intéressée sans doute par la chasse qui gronde toujours à sa droite, mais sensible surtout au bonheur de se voir ainsi entourée d'une atmosphère d'affection et d'amour. De temps en temps, Jacques se retourne vers elle, et sourit de plaisir en regardant sa petite amie qui galope, toute sérieuse, à côté de lui, ayant Mystille bien en main, ne s'étonnant pas des surprises de terrain que ménage toujours une chevauchée au travers de la neige, fût-elle bien dure et craquante comme ce jour-là.

—Vous ne savez pas, Odile...?

—Non...?

—Vous êtes une petite Diane chasseresse à croquer!

—Vrai...?

Elle eut bien envie de répondre simplement:

—Alors... croquez-moi!... un tout petit peu!... et de tendre le bout de ses doigts; mais elle n'osa pas.

Et pourtant, ce beau cavalier, c'est son fiancé devant Dieu et devant le prêtre!... Elle a sa bague, là, sous son gant, un diamant et un rubis... Et si le diamant aime déjà de telle façon, que doit cacher d'affection dans son coeur d'homme celui qui se symbolise par la pierre de feu!..

Mais si les lèvres se turent, les yeux très purs parlèrent l'éternel et mystérieux langage que Dieu versa au fond de leurs prunelles; langage qui avoue ce que l'on ne veut pas encore dire, langage où la pauvreté, la misère des mots n'existent pas, et qui laisse la pensée prendre contact avec la pensée, une âme étreindre une autre âme en ces régions supérieures de la personnalité humaine, que les sens ignorent et qu'ils ne peuvent pas inquiéter..

D'ailleurs, la chasse s'anime de plus en plus: par-ci, par-là, des groupes à cheval coupent les routes cavalières, apparaissent un instant avec des allures de visions, et entrent sous bois dans la direction de Faillouel.

Au carrefour de la Couronne, les jeunes gens, d'un seul coup d'oeil, reconnurent, très au loin, la charrette anglaise sur laquelle le gros Victor se détachait en masse sombre.

—Tenez... les voilà encore!.. dit Odile en désignant le groupe du bout de sa cravache.

Et, comme le visage de Jacques reflète aussitôt une préoccupation.

—Maintenant!... lui murmure Odile, je vous le répète, les intrigues de cette femme ne me font absolument rien... Vous entendez, Jacques..! J'ai tout compris...

—Et pourtant, je n'ai encore rien pu vous expliquer...

—Ami, lui dit-elle avec un bon sourire, c'est devenu complètement inutile. Et, en un geste de confiance, elle lui tendit la main.

—Si vous saviez, Jacques, comme je suis sûre de vous!..

—Odile! . . . .

Ils arrivaient alors sur la vieille route de Ham, où ils trouvèrent une partie de la chasse déjà fourbue. Les chevaux de Jacques et d'Odile avaient au contraire, le poil absolument sec...

—Mais vous ne suivez donc pas la chasse? demande Jeanne en riant...

Son frère la regarde:

—Nous ne suivons pas la chasse...? Mais la meilleure preuve, c'est que nous y sommes!.. et au même point que vous!... Seulement, le solitaire m'a confié son horreur des villes, son dégoût des voies ferrées, si bien qu'il n'a jamais voulu traverser le passage à niveau pour ne se faire prendre ni à Tergnier, ni même à Quessy...

—Tu sais, répond Jeanne, plaisanterie à part, ton piqueur n'est pas sûr du tout de l'avoir aujourd'hui... et il change de cheval pour la troisième fois.

—On l'aura, répond Jacques d'un ton tranquille. Je puis même t'indiquer presque l'endroit: ce sera à la Neuville... ou à la Tombe-Régnier.

—... A moins que ce ne soit nulle part!

—Pas du tout!... ma petite soeur...

—Et bien... tu verras!.. Et le plus triste, ajoute Jeanne toujours taquine, c'est que ta fiancée portera une partie de la responsabilité du buisson creux!...

—Mais... je ne vois pas bien.? intervient Odile...

A ce moment, les chasseurs entourent Jacques et accentuent encore les appréhensions de Mlle de la Ferlandière: il faut jouer serré, car la nuit arrive vite et le sanglier file ferme, au travers des fourrés très épais qui bordent les bois, depuis le Ceisnel jusqu'à la Neuville, et ce serait une honte de faire buisson creux. surtout aujourd'hui! Songez donc!. revenir bredouille d'une chasse donnée en l'honneur des fiançailles!...

—Buisson creux!.. bredouilles!.. répète Jacques avec une indignation qui fait rire tout le monde.

Et le jeune homme, à grande allure, part dans la route cavalière qui aboutit à la ferme des Huit-Sentiers.

Odile, Jeanne, très bonnes écuyères, le suivent presque immédiatement; et, derrière elles, les solides cavaliers de la chasse.

Ce mot de "buisson creux" avait au fond réellement inquiété Jacques, et on le vit tout de suite.

Jusqu'à ce moment, le jeune homme a suivi la chasse avec une sorte d'indifférence, comme quelqu'un dont l'esprit est tout à fait autre part. Le sanglier a pu, sans être trop gêné, éparpiller aux quatre points cardinaux la plupart des invités; Jacques, tout entier à Odile, savait presque gré à l'animal de permettre ainsi quelques bonnes chevauchées bien seuls, loin du monde, au travers des bois.

Mais maintenant tout va changer, Jacques prend contact avec le piqueur du dernier relais de chiens, les fait dételer, et les emmène grand train avec lui.

La nuit, en effet, descend vite dans les bois: l'heureux jeune homme!... il possédait tant de soleil dans l'âme, qu'il n'avait pas vu baisser celui de la nature...

Aussi, pour réparer le temps perdu, cette dernière partie de la chasse fut menée d'une façon très énergique; et un quart d'heure après, toute la meute, entraînée par le dernier relais, battait les bois de Caumont avec une si belle ardeur, que, pour la première fois, le sanglier s'arrêta et fit face aux chiens.

Il s'était caché là, dans un fourré impénétrable, où il venait de s'enfoncer comme un boulet de canon. Maintenant, toute une végétation d'épines, de lianes de toutes sortes, un fouillis sans nom, s'était refermé sur lui, le recouvrait, une vingtaine de mètres tout autour.

Jacques le fit attaquer par un chien qui ne revint pas, mais dont les hurlements indiquèrent clairement qu'il était "décousu".

Deux autres entrèrent... puis dix..., puis toute la meute, hurlant avec furie et peur, tout à la fois.

Le solitaire énorme, le poil hérissé, ses deux boutoirs, longs et jaunes, prêts à la riposte, attendait debout sur la neige.

Deux chiens lui sautèrent sur le dos et le coiffèrent. D'un double coup de tête, le sanglier dégagea ses oreilles et rejeta les chiens en l'air, éventrés.

Alors, comme toute la meute s'écarte, Jacques descend de cheval, son couteau de chasse à la main; mais il n'a pas mis pied à terre que le sanglier repart, la tête basse, au petit galop, tous les chiens hurlant furieusement à ses côtés...

—A la Tombe-Régnier!... s'écrie M. de la Ferlandière, en se tournant vers les chasseurs... le solitaire file certainement là...

Le jeune gentilhomme veut absolument terminer le plus vite possible; il laisse ses invités enfiler le layon, et, avec le vieux piqueur et les chiens, coupe net au travers des bois. Car si l'animal n'est pas arrêté définitivement avant le sommet de la Tombe-Régnier, alors la prédiction de Jeanne pourrait bien se réaliser; en effet, de l'autre versant de la montagne, le terrain dévale presque à pic sur des bas-fonds neigeux et en des fourrés impraticables, surtout à cette heure tardive, pour des chevaux fatigués.

A ce moment, la poursuite devient absolument passionnante, c'est la chasse à courre dans toute l'acception du mot. Le sanglier, serré de près, monte presque à découvert les raidillons qui convergent vers l'ancienne tombe romaine, improprement appelée dans le pays la "Tombe-Régnier" et qu'on distingue, à dix lieues à la ronde, par la hauteur de ses deux arbres qui dépassent toute la forêt.

Sous les pattes courtes de la bête, les pierres roulent, dévalent le long de la côte; Jacques, lancé à belle allure, est sur le point de l'atteindre, lorsque, tout à coup, le solitaire, définitivement fatigué, s'arrête brusquement une seconde fois, et si vite, que le cheval de Jacques arrive sur lui, presque avant les chiens.

Alors, d'un coup de boutoir, qui claque sec et net ainsi que du bois qu'on casse, le sanglier brise la jambe gauche du cheval. Et, comme dans une charge où un cavalier du premier rang vient subitement à buter, il se produit aussitôt une mêlée dangereuse, un désordre de chiens, de chevaux, de chasseurs, au-dessus du-

LA CRIEE POUR LES AMES

—"Par ici, tout le monde! C'est la **criée pour les âmes!**"

La messe vient de finir; les fidèles sortent de l'église. Par la grand'porte ouverte, on entend résonner encore les derniers sons du vieil orgue, on aperçoit au maitre autel le bedeau qui déjà éteint les cierges...

C'est aujourd'hui le Jour des Morts. La paroisse a prié Dieu pour ses défunts; et plus d'un, en quittant le Saint Lieu, jettent un regard vers les pierres blanches du cimetière: **l'année qui** vient, ce sera leur tour peut-être de coucher sous l'herbe...

Au sortir de la messe du dimanche, jamais on ne s'éloigne tout de suite. On reste sur la place de l'église quelques instants encore; des groupes se forment; on **allume**, on cause, on écoute les annonces du crieur.

Le plus souvent, celui-ci n'a guère à dire; il recommande, par exemple, une **corvée** pour **lever** une grange chez Pierre Milot, qui a passé au feu; ou bien, il publie qu'un mouchoir rouge, avec, nouées dans le coin, deux pièces **d'argent dur**, a été trouvé dans la route des Sept-Crans par Michel Taillon, chez qui le propriétaire peut aller le réclamer; ou encore, il fait assavoir, de la part des Commissaires, que les réparations de la maison d'école de l'arrondissement No 2 sont finies, que la maitresse est engagée, et que les classes vont ouvrir...

Cela n'est pas long: pour si peu, c'est du perron de l'église que se fait d'ordinaire la criée.

Mais, le Jour des Morts, la besogne du crieur n'est pas si courte, et il monte à la tribune publique, au bout de la place:

—"Par ici, tout le monde! C'est la **criée pour les âmes!**"

* *

Nos paysans, après un deuil, ne donnent peut-être pas de leur chagrin toutes les marques extérieures que feraient paraitre des âmes moins cachées; ils ne font pas montre de leur affliction, ils ne disent pas à tout venant leur peine. Aussi, à ceux qui ne les ont pas beaucoup pratiqués, leur douleur a-t-elle pu sembler un peu courte... Pour n'être pas étalés les regrets sont-ils moins profonds et moins durables?

Nos paysans n'oublient pas leurs morts. S'ils ne vont pas à toute heure pleurer sur les tombes, c'est que les restes enterrés là leur paraissent en vérité peu de chose au prix des âmes en allées, et qui peut-être souffrent au purgatoire. Nos paysans donnent à leurs défunts le meilleur souvenir, la prière.

Nos paysans n'oublient pas leurs morts. Voyez comme ils les associent à tous leurs travaux.

—"Si mon jardinage vient bien, dit la femme, je m'engage à donner aux âmes ma plus belle pomme de choux et une tresse d'oignons."

—"Moi, dit l'homme, si elles m'obtiennent d'avoir une belle récolte, je donnerai trois minots de bon grain, et j'y mettrai l'**ajet.**"

Le Jour des Morts au matin, chacun apporte ce qu'il a promis, et, la messe dite, le remet au crieur, pour que celui-ci le vende aux enchères au profit des bonnes âmes.

Les objets les plus disparates s'entassent sur la tribune, aux pieds du crieur: au milieu des citrouilles rebondies et des navets palots, voici une appétissante bolée de **tête en fromage**; une livre de tabac en tresse voisine avec une pièce d'**étoffe du pays**; à côté d'une bouteille de sirop d'érable, un paquet de filasse; dans une cage, une poule qui glousse; dans une poche, un cochon qui crie; et le reste... J'ai vu vendre un chien!

• • •

Et le crieur fait l'article:

—"La **criée pour les âmes** va commencer! Chacun de nous a ses défunts, et, sans offense, on peut bien dire que plusieurs des nôtres doivent être dans le purgatoire; car il y en a qui, de leur vivant, n'étaient pas commodes. Eh! bien, c'est le temps de leur donner un petit coup d'épaule pour les pousser en Paradis. Ouvrez vos bourses, les amis! C'est pour les âmes. Et puis, j'ai à vendre des effets qui ne sont pas piqués des vers!... Regardez-moi cette citrouille-là, par exemple. J'en ai tout mon raide à la soulever. Combien pour la citrouille?.. C'est pas une citrouille ordinaire... Trente sous! Trente sous sont offerts pour la citrouille!... C'est la plus belle de la paroisse. Trente sous!... Oubliez pas que c'est pour les âmes. Cette citrouille-là devrait en faire sortir au moins une du purgatoire... Quarante sous!.. Cinquante sous! Cinquante!.. Mettez, mettez! C'est pour les âmes. Vous avez peut-être un parent défunt qui compte sur cette citrouille-là pour entrer au ciel!... Soixante sous!.. Soixante-quinze!. Quatre-vingt sous!... On aura une grand'messe, bien chantée par nos chantres, les chantres de la paroisse. Ils y mettront de la bonne volonté, ils chanteront fort tant qu'on voudra. Vous les connaissez: c'est pas des enfants d'école.. Quatre-vingt-dix!... Encore un petit coup de coeur, les amis, pour atteindre la piastre.. Quatre-vingt-dix! Quatre-vingt-dix!... Une piastre! C'est bien. Mais ça serait encore mieux, si on dépassait la piastre. Il y a bien de la mortalité dans la paroisse. Faut penser à nos morts... Une piastre et cinq!... Une piastre et dix!.. Ça va... Une piastre et demie!! Ça, c'est parler! Une piastre et demie!... Une piastre et demie!.. C'est tout?... Une piastre et demie, une fois!... Une piastre et demie, deux fois!... Dépêchez-vous! la citrouille va partir... Une piastre et demie, trois fois! —Elle est partie. Donne ta piastre, Baptiste, et prends ta citrouille.. **Astheure,** je mets en vente un rouleau de **catalogne**. Il y en a cinq verges. Combien pour la **catalogne?**... C'est pour les âmes..."

Et nos braves gens enchérissent. Ils ne regardent guère à la valeur des objets: c'est pour les âmes, ils y vont largement. Un jour, un choux se vendit trois piastres!... Et l'adjudicataire, après l'avoir payé, remit le choux aux enchères! Ce choux rapporta quatre piastres et demie.

La vente terminée, le crieur va en déposer le produit entre les mains du curé: c'est le **trésor des âmes,** avec quoi l'on fait chanter des messes pour les morts.

Des criées pareilles se feront tous les dimanches de novembre, et de temps en temps dans l'année. Le **trésor** s'augmentera aussi de plus d'une aumône particulière. Il n'est pas rare qu'un bon habitant y verse l'honoraire d'une messe, en recommandant que cete messe soit dite pour **l'âme la plus abandonnée** de la paroisse...

Nos paysans n'oublient pas leurs morts.

Ils prient pour ceux des leurs qui, du fond de l'abime, poussent des cris vers le Seigneur.

Seigneur, leur désir est devant vous, leur douleur est en votre présence, et leur gémissement ne vous est point caché. De leur matin jusqu'à leur soir, ils ont espéré en vous, à cause de votre loi. Seigneur, hâtez-vous à leur secours. Ayez pitié d'eux selon votre miséricorde. Exaucez-les dans votre justice. Que votre éternelle splendeur luise dans leur nuit, et leurs os humiliés tressailleront d'allégresse!...

Adjutor Rivard.

TRIBUNE LIBRE

Saint-Boniface, 12 déc. 1915.

Monsieur le Rédacteur,

Veuillez bien insérer ces lignes, comme suite de l'article, que vous avez déjà publié le 9 novembre, au sujet de l'immigration.

Dans les centres déjà commencés par les missionnaires, on peut en toute confiance leur diriger des colons: mais là où il y a de nouvelles places à établir, je suggérerais aux amis de la colonisation d'user de leur influence pour tenir à emploi, un des nôtres, connaissant la culture, le pays et un peu l'arpentage, afin d'être en position de donner de bons renseignements aux colons, et de les conduire à destination, autant que possible. Vous devez aussi avoir des guides en quelques centres, en formation de paroisse, qui se tiendraient au courant des changements de terrains à prendre, afin d'économiser l'argent et le temps aux nouveaux arrivés.

L'expérience nous montre que les gens laissés seuls dans le choix de leurs localités, souvent se découragent et s'en retournent mécontents. Il faut aussi les prévenir contre les politiciens spéculateurs qui font croire à ces colons des choses impossibles à réaliser, leur vendant des terrains à des prix trop élevés pour leurs capitaux, et ne leur laissent aucune chance de réussir, ce qui est un échec à l'immigration. Ces mêmes politiciens trop souvent contrôlent les agents d'immigration et en font plutôt des agents d'élection, et si ces agents sont de force à faire éloigner un candidat opposé, ils ont fait **"Le Pas"** pour une meilleure position.

Il est malheureux qu'apparemment la politique se mêle à tout, allant jusqu'à faire construire les chemins, dans le but de favoriser un parti politique, au détriment du colon.

Durant le temps que je fus employé, j'ai assisté et guidé des gens de toutes nationalités, je prétends avoir donné satisfaction; mais j'ai porté une attention toute spéciale aux nôtres; les gens d'Elie se rappellent qu'à force de démarches, je leur ai obtenu onze "homesteads" dans cette paroisse, tandis que plusieurs assuraient que c'était folie que d'essayer d'obtenir des terres gratis, dans une contrée établie depuis plus de vingt-cinq ans. Les gens de Mariapolis, de Somerset, de Saint-Léon, de Notre-Dame de Lourdes doivent aussi se rappeler que je les ai mis au courant des choses et aidés à obtenir plusieurs mille acres de terrains, comme "homesteads", dans leurs paroisses.

Qu'il me soit permis de mentionner que M. Gelley et moi avons induit une délégation allemande à venir visiter l'Ouest.

Je les ai guidé à travers une distance de 600 milles et réussi à en coloniser plusieurs milles dans les districts qu'on appelle "German Catholic Settlement", et la colonie Saint-Joseph au lac Tramping, ces mêmes territoires enviés ardemment par un certain Rév. Villiers, évêque schismatique.

Je désire surtout attirer l'attention du public sur ceux qui entravent l'oeuvre de la colonisation, par esprit de parti. Ainsi vous les voyez faire décharger des hommes, sans raison donnée, après 15 à 20 ans de service.

Voulez-vous aussi, M. le Rédacteur, publier deux des lettres que je possède et qui peuvent en partie prouver ce que j'avance.

Léon Roy.

• • •

Office of the Commissioner of Immigration.
Winnipeg, Man.,
Febr. 26th 1912.

Sir:—

I have heard, with some pleasure, that you have recommended an increase in salary for Leon Roy, of this Department, and I beg, herewith, to show my appreciation of his services, by way of short review, considering him one of the most competent and trustworthy officials in the service of the Government.

On the 1st March 1897, within one month of fifteen years ago, he entered the service, the late W. F. McCreary, the Commissioner, and having exercised personally a supervision of colonization for the past fifteen years, I have worked constantly in conjunction with Mr. Roy through that extended period, during which time either progressive settlements or the nucleus of settlement has been founded comprising all nationalities from Rainy River to the Foot Hills of the Rocky Mountains.

The initial difficulties and hardships were very great, as the organization during the early years was not so complete as it is today. Mr. Roy has given service to the Department that deserves the greatest consideration. He has gone far into the interior with large colonies, established concentration camps, putting up a tented village in a day, has made the Eastern European settlers comfortable and has under my personal supervision located from 10 to 15 families in a day, where mounds, landmarks and stakes were almost entirely obliterated by time and fires. He has been assigned multifarious duties, estimating the value of timber upon land, founding new settlements, selecting districts especially adapted to the various nationalities. He has accompanied delegates over the entire West; his work has been entirely satisfactory; he has assisted to satisfy all mal-contents and was a great acquisition at the time of the Doukhobor pilgrimage, when 2,000 demented people required protection.

It would be impossible to review the thousands of progessive happy homes and settlements as the result of his work. Affable, reliable, honest, extremely industrious, possessing exceptionally good judgment, all his work reflects upon himself.

I therefore feel it my duty to say anything I can in the interests of a man who has faithfully spent the better portion of his life, devoted entirely to the interests of the Government.

Your obedient servant,
C. W. Speirs,
G. C. A.

J. Bruce Walker, Esq.,
Commissioner of Immigration,
Winnipeg, Man.

• • •

Chicago, Ill., 5, 1910.

Mr. J. Bruce Walker,
Comm. of Imm.
Winnipeg.

Dear Sir,

Prompted by a sense of appreciation, I find it my pleasant duty to express our thanks to you for the accommodations offered us by your office for the sound advise and generous assistance rendered us by you for the good will and sincerity of every one of your Staff that we have been in contact with, and for the splendid service rendered us by Mr. Leon Roy of your office. We greatly appreciate his knowledge of the country, his fair and impartial advice at all time, his competance as guide, his display of energy on behalf of the Government and we congratulate your office with the fact that it has men on its service like officier Roy.

As you possibly know we have located in Saskatchewan above Swift Current and hope to emigrate in the fall.

We were sorry to find ourselves unable to meet you on our return but as we arrived in Winnipeg Saturday at 5.15 P.M. and had only ten minutes to make our train for St. Paul and urgent business calling us at home it was well nigh impossible to see you. Nevertheless our expression of gratitude and appreciation is sincere and we hope that your office will never have cause to regret what it has done for the delegation and colony of Holland Americans in Canada.

By order of our Association for Imm. to Canada,

I am respectfully yours,
E. K. Leep,
10615 Center Ave.,
Chicago, Ill.

quel ronflent, furieux, les grognements du solitaire.

Mais, pas une seconde, Jacques ne perd son sang-froid. Son cheval, une magnifique bête et très solide, a hésité quelques instants avant de s'abattre, et cela a suffi au jeune homme pour le jeter entre Odile qui arrivait et le sanglier, qui reprend maintenant l'offensive... Soies hérissées... l'oeil rouge... défenses découvertes... frangées d'écume sanglante... la bête fonce sur Jacques déjà debout, jarret tendu, le couteau de chasse au poing. Deux chiens lui sautent aux oreilles, l'arrêtent une seconde, et, dans le mouvement de colère que fait l'animal pour s'arracher aux crocs qui le déchirent, le sanglier tourne la tête. Alors, prompt comme la pensée, risquant tout, Jacques se jette sur lui, et, d'une main qui ne tremble pas, il lui plonge jusqu'à la garde le couteau de chasse au défaut de l'épaule.

Cette scène a duré quelques secondes seulement, mais elle a suffi pour transformer ce coin paisible en un véritable champ de bataille; un cheval, trois chiens, se débattent à terre: M. de la Ferlandière, qui s'est blessé au bras en sautant de cheval, saigne comme s'il était grièvement blessé.

Odile, très émue, a pu réussir à maintenir sa jument hors de portée du cheval de Jacques, qui se débat sur le gazon; mais, dans ses efforts pour maitriser Myrtille affolée, la jeune fille a heurté violemment de côté une branche courte et dure, taillée en biseau, et qui dépasse dans le chemin.

A ce moment, tous les chasseurs en retard arrivent, la figure auxieuse. . De loin et du bas de la côte, ils ont vu la scène, et il n'y a qu'une interrogation sur leurs lèvres:

—M. de la Ferlandière serait-il blessé?...

—Mais non, répondait Jacques... une égratignure seulement... mais aussi, de ma vie, je n'ai vu un sanglier s'arrêter si brusquement et en pleine côte.

Et pendant qu'Odile, infirmière pour la seconde fois, arrête le sang et lave avec de la neige la plaie assez profonde, les invités regardent le solitaire, autour duquel hurlent les chiens.

C'est une bête superbe et musclée d'une terrible façon; à terre, elle fait presque peur encore, et il faut trois hommes pour la hisser sur un des chevaux que le piqueur amène et qui vont la conduire, tête pendante, tout près de là, à la maison du garde, au bas de la Tombe-Régnier, et devant laquelle aura lieu la curée.

Et on félicite Jacques: Il s'était montré rude chasseur en se tirant avec un tel sang-froid d'une aussi chaude alerte. Mais Jacques écoute distraitement ces paroles inspirées cependant par une sympathie sincère. Odile surtout l'intéresse, l'inquiète.

—Comme vous êtes pâle!.. lui dit-il en la regardant piquer sur son bras blessé les dernières épingles.

—Mais, Jacques, avouez qu'on le serait à moins!..

—Vous m'avez cru mort, n'est-ce pas..?

—Du moins, bien près... et, à ce moment, j'ai offert ma vie pour vous!

Comme Odile disait ces mots, elle sentit au côté, qui tout à l'heure avait heurté la branche, une légère douleur, qui la fit pourtant tousser; elle porta le mouchoir à ses lèvres en se détournant, et le retira... rouge de sang...

Au même moment, à deux kilomètres de là, se passait une scène toute différente: un cavalier, dès le début de l'accident, avait couru au relais pour faire signe au piqueur qui gardait les chevaux de rechange. En route, il croisait Alberte et Victor, qui, dans leur charrette anglaise, secoué à toutes les ornières de la route, s'égaraient à qui mieux mieux.

Sans s'arrêter, il s'était penché de cheval, et, en pleine course, leur avait jeté ces mots:

—M. de la Ferlandière est blessé!.

—Blessé! s'écrie Alberte en arrêtant net sa jument, pas gravement, j'espère..?

—Peut-être!..

—Où est-il..?

—Là-bas..., le troisième layon à droite, ensuite à gauche, du côté de la Tombe-Régnier, à mi-chemin des étangs.

Et Alberte partit.

Mais l'émotion, jointe, dans cette nature violente, à l'inexpérience de la forêt, lui fait prendre, sous prétexte de raccourci, la route opposée; et, pendant un bon quart d'heure, elle tourne complètement le dos, sans s'en apercevoir, à la Tombe-Régnier. Ce ne fut qu'à l'entrée du petit village de Commenchon qu'elle reconnut son erreur.

Victor juge à propos d'intervenir: à la place d'Alberte, il laisserait la Tombe-Régnier où elle est, et, sans davantage se mettre martel en tête à cause de "ce Monsieur de la Ferlandière", il reviendrait tranquillement au Val d'Api pour l'heure du dîner; si Vercingétorix est tué, ce sera tant mieux pour les usines!.. Après tout, personne ne le force à courir par des chemins impossibles et à chasser des bêtes qui ne lui demandent rien!..

Mais Alberte ne l'écoute même pas. Elle avance au galop dans le village, hèle les habitants d'une maison qui ne répondent pas; alors la jeune fille, s'énervant, saute de voiture, frappe à une porte et revient avec une femme; puis là, bien au milieu de la route, cherche à démêler quelque chose de clair dans le feuillis des indications de la paysanne.

—... Alors je n'ai qu'à remonter en face?...

—Oui..., tout **dret**.

—Mais la Tombe-Régnier?..

—... Le premier pavé à gauche.

—Par ici..?

—Non, par là...

—Est-ce loin..?

—A un petit quart d'heure.

Et Alberte se fait répéter les indications, se maîtrise pour prendre le temps de bien écouter; puis, à une allure très rapide, presque imprudente, elle revient sur ses pas.

A cette fin de jour, le vent se lève, et, avec lui, le froid recommence à cingler; la route brille de verglas; dans la descente, la jument d'Alberte, énervée, fatiguée, mal en main, bute plusieurs fois.

La jeune fille, qui ne raisonne plus, très neuve d'ailleurs dans l'art de conduire, la met au fouet, ce qu'elle ne faisait jamais.

Aussi, dans les routes encaissés qui tournent entre les bois de Caumont et la Tombe-Régnier, l'animal descend les côtes avec une vitesse inquiétante; cette vitesse grise Alberte, et naturellement fait encore intervenir Victor, qui, le col rabattu, gèle et peste contre la voiture inconfortable. Il en a assez des chasses à courre!...

—Mais, tu emballes ta bête!!..

D'instinct, il veut saisir les guides. Alberte se dégage, presque avec violence, et, jetant sur Victor un regard où elle fait passer tout son mépris...

—Alors... tu as peur..? lui dit-elle d'un ton de cinglante ironie.

—Peur!... évidemment.. mais oui, j'ai peur!.. j'ai peur de me casser la figure!.. je ne suis pas amoureux, moi!!..

—Eh bien! moi... je le suis!.. Voilà tout.

Et, au risque de tout briser sur la route étincelante de givre, elle fouette... fouette toujours.. Ils ne se rapprocheront donc pas, ces deux grands arbres d'une bête immobilité, et qu'on lui indiquait tout à l'heure comme point de repère, allons, tant pis!.. marche!... tu es mouillée..?. cela m'est égal... crève demain, pourvu que j'arrive ce soir!..

. . . .

Et, quand elle parvint comme une trombe sur le lieu de la chasse, tout était redevenu parfaitement calme. Deux valets gardaient les chevaux, autour d'un bouquet d'arbres; plus loin, au grand complet, le groupe des chasseurs s'intéressait à la curée; les chiens, maintenus à grands coups de fouet par le piqueur, hurlaient comme des furieux autour du sanglier, dont un piqueur agitait la peau par-dessus la carcasse déjà dépouillée.

Deux fois la meute fut lâchée, puis renvoyée à dix mètres de là, pour fortifier son entraînement d'obéissance; puis, la troisième fois, le vieux piqueur abaissa son fouet sans le relever; alors, d'un seul bond, tous les chiens furent sur le sanglier, et la curée commença, pendant que Jacques offrait, devant tous les invités, le pied du solitaire à Odile, reine de la chasse.

De sa place obscure et lointaine, se cachant comme une ennemie, Alberte regarde Odile... l'heureuse Odile!... la bien-aimée!... Odile, qui, au côté de Jacques, semble, dans ce crépuscule du soir, être une sorte de créature lointaine, venue d'un monde dont Alberte ignore tout.

Et une poussée terrible de jalousie monte dans l'âme d'Alberte. Elle, la fière jeune fille, se sent ici complètement étrangère, gênante dans cette grande famille rurale. Décidément.. oui!.. tout la sépare de Jacques: la race, l'éducation, la religion... et, contre cela, l'or et la beauté vainqueurs partout ailleurs, ici ne peuvent rien!...

Pourtant, à Paris, elle n'a qu'à jeter le mouchoir!... on le lui a dit, répété... et c'est la vérité.

Mais Paris maintenant la laisse indifférente!... ce qu'elle veut, c'est ce grand jeune homme là-bas, ce beau terrien, sanglé dans son habit de chasse, et au côté duquel, comme si elle était déjà l'épousée, se tient toute droite une frêle amazone trop pâle pour lui!...

... Oh! si encore une fois elle essayait de se faire bien connaitre... Jacques n'a peut-être pas vu qu'elle l'aime... Il ne sait peut-être pas combien elle est riche et comme elle est belle... il ne l'a pas assez regardée!...

Et une envie folle lui prend de traverser le champ, là, devant tout le monde, et d'aller saluer Jacques, s'informer de sa santé.. de trouver un motif quelconque pour qu'il fasse, même ce soir, un peu attention à elle.

Mais d'avance elle se voit battue dans l'opinion: elle sent sur elle des regards mauvais... Oui, ici, elle n'est plus sur son terrain! elle ne peut plus accaparer, compromettre Jacques comme dans l'atmosphère grisante des salons, où les moindres détails se grossissent à la proportion d'un événement...

(A suivre)

LA VIEILLE ANNEE

Par Jean Nesmy

—Dis papa, n'est-ce pas qu'elle va bientôt mourir, la vieille année!

Ainsi m'interrogeait, l'autre jour, mon fils Réné, qui a cinq ans. Et devant sa question je suis resté rêveur.

La vieille année!... D'abord, qu'est-ce qui lui disait, à lui, que l'année était vieille? Qu'est-ce qui le disposait à l'enterrer déjà?... Etait-ce de voir au mail tous les ormes en deuil nus de feuilles, tristes et grelottants? Etait-ce en raison de la nue froide et plongée qui pesait sur la terre et effaçait à son regard le sourire du ciel? Etait-ce l'eau du canal, qui sans ramages et sans reflets, lui avait paru plus endormie et moins joueuse encore?...

La vieille année!... J'ai trouvé l'expression tout-à-fait pittoresque et charmante. Comme ça sonne triste, et comme aussi cela répond au sentiment de mélancolie que dégage, plus que les autres choses qui s'éteignent une année qui finit. C'est du passé qui nous fuit, et surtout du passé dont la fuite ne passe pas inaperçue à notre attention.

La vieille année!... Elle fuit pour chacun de nous, comme toutes les autres — celles qui l'ont précédée, celles qui vont la suivre, — consacrée à la douleur et à la joie, à la mort et à la vie.

La pauvre vieille année!... Ce sont tous nos plaisirs qui lui ont usé le coeur, ce sont nos tristesses et nos deuils qui l'ont fait si lasse. D'elle-même, d'ailleurs, n'a-t-elle pas ri ou pleuré au gré de ses saisons? Elle a connu comme nous les émois du printemps, la douceur des chansons dont se bercent les nids, la caresse du renouveau qui enchante toute l'âme. Elle a goûté, comme nous le faisons dans l'été de nos vies, le calme reposant de l'âge mûr, la joie de la moisson qui lève, du blé qui fut semé. Elle a participé à la mélancolie des beaux jours qui déclinent à la fête somptueuse de l'automne, qui, de septembre à octobre, est chaque jour mourant plus magnifique.

Puis novembre est venu et a tout balayé de l'or des bois de la toison des champs. Ses ciels bas et chagrins se sont attristés de fumées dans les soirs tôt venus et tout de suite clos. Et puis... craintif, hésitant et falot... il s'est lui-même enfui, fantôme gris qui s'est de suite évanoui dans le brouillard.

Et c'est décembre maintenant, décembre aux matins clairs de givre et de soleil. Décembre! petit vieillard aux cheveux blancs, qu'il semble que l'on voit trottant emmitouflé, battant du pied pour s'échauffer sur la terre sonore, l'oeil vif encore, le teint tout animé par l'air piquant de froid, mais dont la toux sèche sonne de loin en loin, comme un cor, l'hallali de l'année dans le vent.

Décembre! L'année que l'on quitte a vieilli. Hélas! il n'y a point qu'elle! Le regret pleure en nous, vague et dolent, "ramier qu'on étouffe". On éprouve la douleur des déclins, l'angoisse de tout ce qui se passe et ne reviendra plus, l'amertume de ce qui change en nous et n'est déjà plus nous. On s'analyse: on se replie par soi-même: on se contemple l'âme. Pour un temps on n'est plus si entier à sa folle insouciance de jouir et de vivre. Mais, du moins, cette tristesse de pensée nous vaut-elle de pénétrer le sens vrai de la vie et que la vie cache. Et tant pis, après tout si, pour une heure de songe et de sagesse, nous sentons notre jeunesse qui frissonne comme une feuille prête à se détacher. Tant pis si un nuage a couvert tout à coup le ciel de notre vie! Décembre! Elle va bientôt mourir, la vieille année!

Ah! les décembres d'autrefois, tous les décembres de nos vieilles années! Quels jolis souvenirs on en garde au plus profond du coeur, dans ce coin de l'enfance, qui ressemble à ces vieilles armoires de famille toutes pleines encore de nos joujoux cassés!

Souvenez-vous, vous tous qui avez mon âge ou qui l'avez passé! C'est le temps de l'Avent! Tout sone clair dans l'air sec et vibrant: la terre, l'écho et les cloches et le vent! C'est le temps des glissades, ronflements joyeux des sabots sur la glace polie, pitoyables piaou-piaou des pauvres oiseaux pris!...

L'Avent! les veillées qui commencent, le jardin devenu vide, hargneux et bougonnant, mais la maison, à l'heure de la lampe surtout, et surtout alentour des tisons, la maison si tendre et si hospitalière!!!

L'Avent! Et tout au loin — si près déjà — ce lumineux espoir. Noël! Noël! dont le nom seul évoque en nous, qui avons un peu vécu tant de douceur émue et tant de souvenir! Noël... Surprises qu'on complote, réveillon qu'on prépare, bûche où l'aïeul a mis le feu! Lente et pieuse veillée, où frémit dans les cloches, vivante l'allégresse du monde!

Noëls d'autrefois, aussitôt je revois comme d'hier notre attente traditionnelle des messes de minuit chez la tante Antonine. Rassemblez bien vos souvenirs, il y a dû y avoir chez vous comme chez moi une tante Antonine. Peut-être s'appelait-elle Agathe, ou Félicité, ou Monique, ou Gertrude: c'est selon les pays et selon les familles. Mais du Nord ou midi, d'une famille à l'autre, elle était bien partout la même providence terrestre, âme indulgente aux jeunes et coeur apitoyé sur toutes les misères.

Vous l'avez donc connue. Elle demeure dans une rue étroite, à l'ombre de la tour de la cathédrale ou de quelque clocher: il lui fallait des cloches pour bercer son rêve éternel et pour marquer le rythme monotone de sa vie. La maison était petite, bien ancienne et branlante. Son pignon semblait, comme la tête de tante Antonine, toujours penchée sous la prière, et son toit, pareil au dos de la vieille fille se voûtait un peu plus chaque jour. Car je la revois toujours vieille et cassée, tante Antonine, si loin qu'elle m'apparaisse au loin du souvenir. Elle avait derrière ses lunettes deux yeux clairs, dont le regard limpide interdisait un peu, un nez mince, une bouche qui rentrait et parlait dedans, un front haut, dont l'ivoire à peine ridée s'ornait de deux bandeaux de cheveux blancs sous la coiffe en dentelle. Pour la compléter, ajoutez des mitaines, un collet soutaché, des chaussons noirs, dont nous disions que la semelle grignottait en marchant.

Donc, la veille de Noël, on allait chez tante Antoine faire les papillotes. On arrivait. Devant la porte, une minute, on reprenait son calme; on faisait, d'un coup sec, sauter le vieux heurtoir. Aussitôt, du fond du couloir, la voix aigre de Bijou, le carlin de la tante, s'exaspérait dans des abois d'alarme. La gouvernante se montrait prudente et effarée, derrière la grille du judas; enfin la porte s'ouvrait et nous montions en tourbillon le vieil escalier qui tremblait.

—Doucement, donc, mes neveux! Doucement! criait la tante.

Ah! bien oui! On se jetait sur elle, on l'embrassait d'une bouche rapide, puis vite on s'installait autour de la table ronde et du tapis dont l'âge avait, de l'un à l'autre, éteint tous les ramages. La tante — avec quel soin — avait tout préparé: corbeille de chocolats, corbeille de fondants, papiers bariolés et dorés d'un côté, rebus et bouts rimés de l'autre... Mon Dieu! avec quelle netteté de souvenir je revois tout cela!

Cependant, bavardant et riant avec quels éclats de joie nous les roulons ces papillottes! La sainte vieille fille émue aux larmes, parcourait souvent d'un regard jeté par-dessus ses bésicles le cercle de nos têtes... Mais aussitôt que sonnaient dans la nuit les cloches de Noël, tante Antonine faisait: "Chut!" Et son doigt levé au-dessus des mitaines nous disait: "Ecoutez!"

Alors dans le silence, on entendait venir se mêler et sonner dans le vent les voix des cloches de la ville et de tous les clochers. On reconnaissait à leurs timbres celle de S. Jean et de S. Aventin, celle du vieux couvent des Cordeliers, qui était ancienne, chevrotante et même un peu fêlée; celle de S. Frobert, qui riait comme un enfant sur son escarpolette: enfin, s'élevant le dernier, assourdissant, tout proche, le bourdon de S. Pierre, dont la rumeur majestueuse et profonde dominait de sa lourde et puissante volée le carillon joyeux des cloches de Noël.

Mais je m'égare à votre suite, chère tante Antonine. Achevons donc de suivre décembre au fils des jours.

Noël enfin, il vient vite, le dernier jour de l'an, le jour de S. Sylvestre. Et celui-là, pour si peu vieux qu'on soit, est encore plus plein d'âme et chargé de passé. Quelle angoisse indéfinissable vous serre le coeur! On s'arrête, on se retourne tout à fait, pèlerin qui gravit la colline, et à la même fumée qui envahit de sa douceur mélancolique le paysage du soir a envahi la pensée.

Oh! ce jour-là comme on comprend la vie, le peu qu'elle est, l'illusion qu'elle nous donne d'une longue durée, la stérilité des agitations qu'elle nourrit, et quel froid l'enveloppe, à moins que parmi sa tristesse ne se lève l'espérance éternelle.

Dernier jour de la vieille année!... Dernier matin.. Dernier soir.... Dernière heure.... Dernière minute, fumée de temps qui n'est plus! Comme ils sont heureux, ce jour de S. Sylvestre, ceux que dans leur marche la foi soutient comme un hymne et qui, dans un pas cheminant vers la mort, ne voient qu'un pas rayonnant vers la vie.

Jean Nesmy.

UNE RENCONTRE PEU BANALE

Le comte M. du P..., enseigne de vaisseau, décoré de la Légion d'honneur et de la croix de guerre, raconte dans la "Revue de Paris", sous le titre: "Avec les fusiliers marins:

Le 1er novembre 1914, nous quittons nos tranchées et venons en réserve générale à 2 kilomètres environ de Dixmude; nous arrivons derrière un moulin, une pièce de 75 ouvre le feu sur le château que nous devons attaquer. La nuit noire est éclairée par deux ou trois incendies et par les éclairs répétés du canon; des chasseurs à pied sont massés devant les maisons:

—Bonjour, mon oncle, comment allez-vous?

Je me retourne et vois mon neveu Robert de C..., le nez emmitouflé dans une grande écharpe: sa figure imberbe et rose disparaît à moitié dans la laine; sur sa capote d'infanterie, un revolver. Tel un vieux grognard, il fume tranquillement sa pipe.

J'étais tout ému de rencontrer cet échappé de collège, camarade de mon fils encore à l'école, dans de telles circonstances: il commandait, m'explique-t-il, une compagnie de chasseurs, son capitaine et son sous-lieutenant ayant été tués. Ses hommes étaient là, appuyés contre les murailles percées de trous d'obus; c'étaient, pour la plupart, de vieux soldats, avec de grosses moustaches et des barbes hirsutes, de vrais... poilus; ils allaient marcher au feu et sans doute à la mort sous la conduite de cet enfant.

Cette rencontre n'est vraiment pas banale, dans la nuit, au milieu des bombes et des incendies; je savais mon neveu nommé sous-lieutenant après un an de Saint-Cyr; c'est un tout jeune homme de vingt ans, grand, blond, élancé, paraissant encore plus jeune que son âge. Il avait, ce soir-là, où la mitraille et la mort nous entouraient, un petit air calme et résolu, modeste, avec cela.

—Mon petit, tu es trop chic; il faut que je t'embrasse pour ta mère!

Un planton vint chercher Robert.

—Le commandant vous demande, mon lieutenant.

Une poignée de mains encore, et le gosse s'éloigna tranquillement.

Quels rudes officiers feront ces enfants après une telle école!

—On se reverra, mon oncle?

—Bien sûr, mon petit Robert. Nous savons maintenant que nous sommes voisins!

Tous les deux furent blessés ce jour même et évacués sur l'hôpital de Cherbourg: M. de P..., d'une blessure au pied qui le retint de longues semaines; Robert de C..., beaucoup plus grièvement, d'éclats de shrapnells au poumon gauche qui mirent sa vie en danger.

LES PERTES ALLEMANDES

Elles s'élevaient, au 30 novembre, à 2,524,460 hommes

Londres, 25. — M. Tennant, sous-secrétaire parlementaire à la guerre, a donné à la Chambre des communes les chiffres suivants au sujet des pertes subies par les Allemands depuis le début de la guerre jusqu'au 30 novembre dernier.

Pertes totales, prussiennes, saxonnes, bavaroises et wurtembourgeoises: 2,524,460 hommes.

Tués ou morts de leurs blessures: 484,228 hommes.

Grièvement blessés: 354,198 hommes.

Morts de maladie: 27,674 hommes.

Manquants: 381,149 hommes.

M. Tennant ajouta que les pertes de la marine allemande n'étaient pas comprises dans ces chiffres.

D'après le "Nieuve Rotterdamsche Courant", les 10 dernières listes prussiennes Nos 390 à 399, contiennent 42,825 noms, ce qui porte à 2,287,083 hommes les pertes prussiennes depuis le début de la guerre.

MORT DE DEUX DEPUTES

Paris, 22. — Les morts récentes de M. Vaillant, député socialiste unifié du département de la Seine, et de M. Chapuis, député républicain du département du Jura, portent à quarante-neuf le nombre des sièges vacants au Parlement français par suite de décès depuis le début de la guerre.

Sans aucun doute, ces sièges resteront vacants jusqu'à la fin des hostilités.

Vingt-cinq des sièges vacants sont au Sénat et les vingt-quatre autres à la Chambre des députés.

EN VISITE

M. Joseph Jutras, de Letellier, est en visite chez son frère, M. Norbert Jutras.

M. L'ABBE GAGNON EST MALADE

M. l'abbé Gagnon, aumônier de l'Union Canadienne, a été transporté à l'hôpital, souffrant d'une violente attaque de grippe. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

A L'ARCHEVECHE

M. l'abbé Leroux, curé de Fisher Branch, était de passage hier à l'archevêché.

ARBRE DE NOEL

Mercredi après-midi, à cinq heures et le quart, il y aura un arbre de Noël à l'Hospice Taché. Il est donné par les Dames Patronesses.

NAISSANCE

M. et Mme Godfroi Cyr, 515 rue St. James, Winnipeg, ont le plaisir d'annoncer à leurs amis la naissance d'une fille. Parrain et marraine: Louis et Cécile Lemire.

POUR LES ORPHELINS

Un joli concert

La population française a répondu avec empressement à l'appel de la Fanfare LaVérendrye et une belle foule se pressait dans la salle de l'Hospice Taché pour entendre et applaudir nos artistes locaux. Mgr l'Archevêque présidait.

Le programme suivant fut exécuté avec brio et perfection.

God Save the King, Choeur et Fanfare, XXX.

La fille du Tambour-Major, Fantaisie — Offenbach: La Fanfare.

La Brabançonne, Hymne national belge, XXX: La Fanfare.

Marche des Alliés, Chant, XXX, M. J.-H. Clément.

"Nanette", valse, M. Loesch: L'Orchestre.

The Red, White and Blue, Choeur, XXX.

Marche Alsacienne, Chant, X: Mlle B. Renaud.

"Glorioso", Air varié pour baryton, L. Montagne: M. Jos. Vermander.

Morceau Choisi, solo de violon, XXX: Mlle Ernestine Couture.

Lucie de Lammermoor, Sextuor et Choeur, G. Donizetti. Solistes: Mlles E. Gagnon et G. Bertrand. MM. A. Ferland, S. Blanc, O. Leclerc, C.-C. Bernier.

The Maple Leaf for ever, choeur, XXX.

"Les Dryades", valse, O. Coquelet: La Fanfare.

La Veillée, déclamation, F. Coppée: Mlle Jeanne Poirier.

Le Conquérant, ouverture, K. L. King: L'Orchestre.

La Marseillaise, la Fanfare, R. de L'Isle.

Le Rêve Passe, chant pour baryton, XXX: M. O. Leclerc.

"Cécile", Polka pour piston, A. Billant: M. H. Duyvejonck.

Le Père la Victoire, marche française, Louis Ganne: La Fanfare.

"Le Rata", refrains du régiment, Paul Darthur: choeur.

O Canada!, choeur et fanfare, C. Lavallée.

* * *

On a fort généreusement donné à la collecte à la porte. On n'a pas voulu oublier nos petits orphelins.

ALLIANCE FRANCAISE

"L'Alsace dans mes souvenirs"

Ne l'oublions pas, c'est mercredi soir que M. le professeur Frelin, de l'Université du Minnesota, donnera une conférence dans les salles de l'Université, sous les auspices de l'Alliance Française. Il traitera de "L'Alsace dans mes souvenirs". M. Frelin est Alsacien de naissance et a déjà eu des démêlés avec la police allemande

Les membres seront admis sur présentation de leur carte. On pourra se procurer des cartes d'invitation pour les amis, en s'adressant à M. le professeur Muller, 115 rue Kennedy.

LE COUVENT DE ST-FRANCOIS-XAVIER EST DETRUIT PAR LE FEU

Saint-François-Xavier, 28. — Un incendie a détruit de fond en comble le couvent de Saint-François-Xavier. Les dommages s'élèvent à la somme de $10,000.

La mère supérieure était malade au lit au moment où se déclara l'incendie et fut transportée dans des couvertures à la résidence d'un paroissien. Heureusement que les élèves étaient en vacances. Il n'y avait au couvent qu'une demie douzaine de religieuses. Le feu origina dans la chapelle du couvent, mais on en ignore la cause. Vers deux heures une religieuse constata la présence de flammes dans la chapelle et donna immédiatement l'alarme. Des secours vinrent du voisinage et des fermes environnantes. On fit tous les efforts possibles pour maîtriser les flammes, mais en vain.

* * *

LA BANQUE ROYALE

Elle présente à ses actionnaires un compte rendu des plus satisfaisants touchant les opérations de son dernier exercice

La longue suite de rapports des banques accusant un fléchissement des bénéfices se trouve enfin rompue par le compte rendu des opérations de la Banque Royale, pour l'exercice financier expiré le 30 novembre dernier. Au lieu de $1,886,142, en 1914, les bénéfices de la Banque Royale se présentent, cette année, à $1,905,576, équivalant à 16.48 p. 100 du capital-actions, contre 16.31 précédemment.

Le solde créditeur du compte profits et pertes, en 1914, était de $614,062.25. Avec les profits et pertes de cette année, le montant disponible pour les distributions égale $2,519,638.82. Sur ce total on a pris $1,387,200 pour les dividendes; $100,000 pour le compte du fonds de retraite du personnel; on a affecté $250,000 à l'amortissement des édifices et $105,966 à la taxe de guerre sur la circulation. Il reste donc un report à nouveau.

L'actif a augmenté durant l'année de $179,404,054 à $198,299,123 soit environ $20,000,000. Sur cela l'actif liquide représente $84,894,462 ou 49.03 p. c. du passif dû au public. L'an dernier, la proportion n'était que de 46.06 p. c.

Dans l'actif liquide on compte $15,946,289 en numéraire et $12,977,390 en billets de la Puissance, le tout égalant 18.43 p. c. du passif, par rapport à 17.90 p. c. l'an dernier.

Le dépôt d'or à la réserve centrale a été augmenté de $1,000,000 et s'établit maintenant à $3,000,000.

Les dépôts de commerce ont augmenté de $1,000,000 et s'établit maintenant à $3,000,000.

Les dépôts de commerce ont augmenté de $31,224,129 à $37,456,997, et les dépôts d'épargne, $104,827,078 à $117,519,330.

En ce qui concerne les avances quotidiennes au Canada et à l'étranger, y compris les créances arriérées, moins les pertes prévues et couvertes, le rapport que nous avons sous les yeux donne le total de $107,070,499, soit une supériorité approximative de 7 millions sur l'an dernier. En 1913, à l'époque du début du resserrement économique qui a suivi le dernier essor, les chiffres correspondants se fixaient à 4 millions en moins que précédemment et l'actif total de la banque accusait une infériorité d'environ 18 millions.

De toute manière, le présent rapport est, à tous points de vue, très satisfaisant et particulièrement au point de vue des actionnaires.